LE VOILE D'ISIS

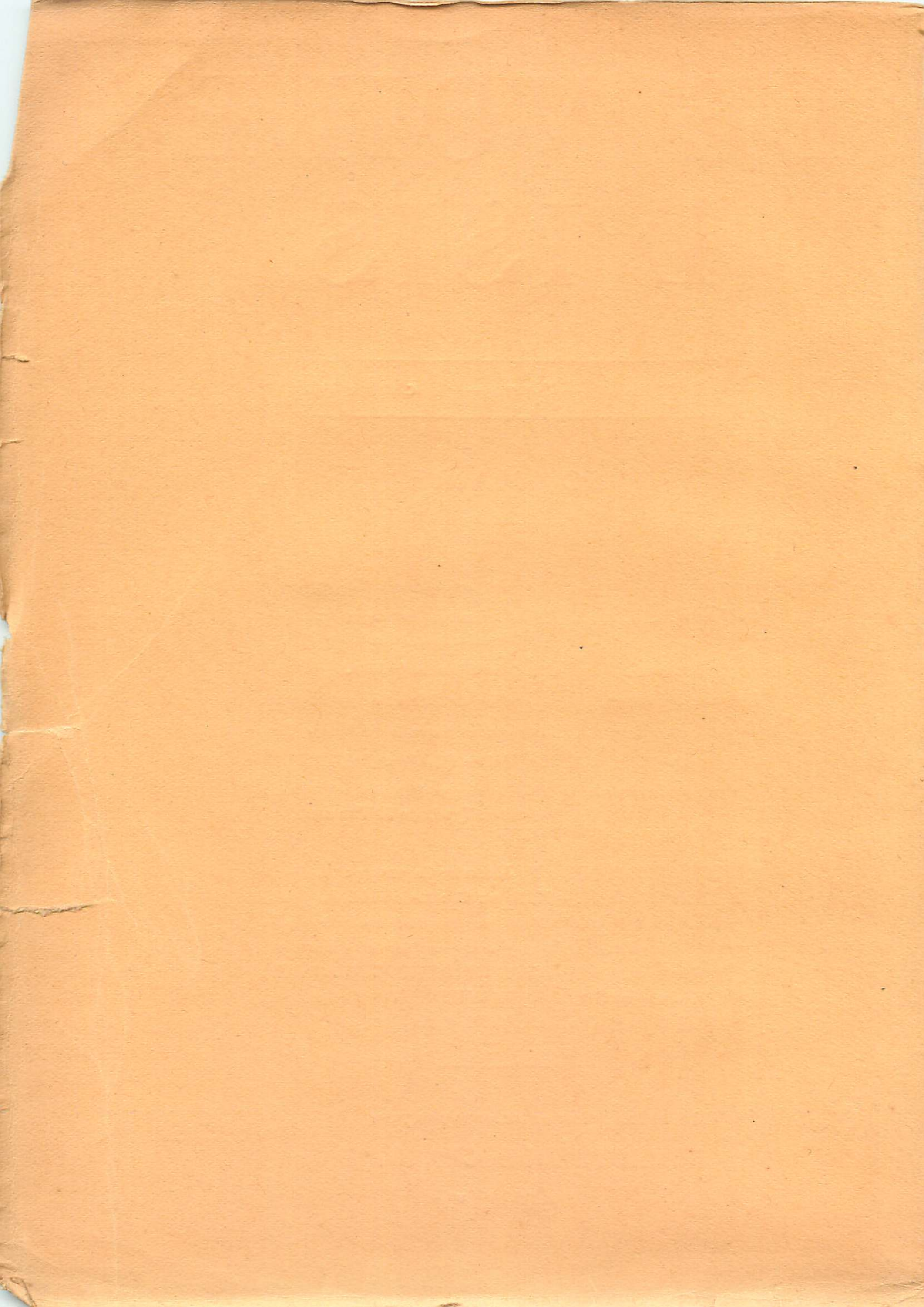
30e ANNÉE — N° 72 — Décembre 1925

SOMMAIRE

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

BIBLIOTHÈQUE CHACORNAC

PARIS (ve)



LE VOILE D'ISIS

REVUE PHILOSOPHIQUE DES HAUTES ÉTUDES

PARAISSANT LE QUINZE DE CHAQUE MOIS

AYANT POUR BUT :

L'ÉTUDE DE LA TRADITION ÉSOTÉRIQUE
ET DES DIVERS MOUVEMENTS DU SPIRITUALISME
ANCIEN ET MODERNE

Le Rédacteur en Chef reçoit les Collaborateurs tous les Jeudis de 4 heures à 6 heures

DIRECTEUR : PAUL CHACORNAC

RÉDACTEUR EN CHEF : PAUL-REDONNEL

DIRECTION — RÉDACTION — ADMINISTRATION
11, QUAI SAINT-MICHEL, PARIS (Ve)
TÉLÉPHONE : GOBELINS 20-43

Les manuscrits non insérés seront retournés sur simple demande.
Les ouvrages doivent être adressés à la Direction et non aux détenteurs de rubriques.
Les auteurs sont seuls responsables de leurs articles.

Les abonnements doivent être adressés à l'administration :
11, quai Saint-Michel, PARIS (5e) — Compte Chèques postaux : PARIS 30.786.
R. C. Seine 113.599

CONDITIONS D'ABONNEMENT pour 1926

FRANCE, un an	20 fr.	ÉTRANGER, un an. . . .	25 fr.
LE NUMÉRO.	3 »	LE NUMÉRO	4 »

Les Abonnés reçoivent nos numéros exceptionnels sans augmentation de prix

SOMMAIRE DU Numéro de Janvier 1926

NUMÉRO SPÉCIAL

SUR

L'ASTROLOGIE

(2e fascicule)

Nos numéros spéciaux s'épuisant très rapidement, nous appelons l'attention de nos lecteurs sur la composition de ces numéros exceptionnels dont ils ont goûté l'intérêt et apprécié l'importance.



...et de Cassandre à Calchas

Ils me parlent tous deux ; d'une même assurance
L'un jure que c'est faux et l'autre que c'est vrai ;
Mais je suis un lutteur blanchi sous le harnais
Et ces « dits et redits » m'ont mis en défiance.

QUELQU'UN *m'a posé cette question :*

— Des pasteurs de foules : prophètes, sacerdotes et guerriers, lesquels, selon vous, se sont, les premiers, imposés à l'attention des peuples ?

Sans embarras et sans hésitation, j'ai répondu :

— Je n'en sais rien.

Mais aussitôt j'ai ajouté :

— La réalité des sentiments dépend de l'opportunité de l'heure. Celui-là désignera les guerriers, qui sera mis dans la nécessité de donner son avis sous peine de mort ; *et tel qui pensera aux époques troubles où l'horizon fut chargé de menaces et l'avenir, d'événements à redouter, nommera les prophètes. Si, enfin, l'heure sonne pour cet autre de rendre son âme à Dieu et son corps à la terre, c'est au sacerdote qu'il pensera.*

C'est pourquoi, lorsque, au mois d'août 1914, *la guerre éclata, tous les journaux publièrent les paroles des fatuaires anciens et modernes et accueillirent sans contrôle les élucubrations des devins occasionnels .*

Naturellement, les prédictions qui avaient trait à la Germanie obtinrent le plus de faveur ; la presse fit grand cas de trois prophéties qui circulaient depuis longtemps en Allemagne, et connues sous le nom de prophéties d'Hermann, de Mayence et de Fiensberg, sans oublier la prophétie de sainte Odile, chère au cœur et à l'esprit des Alsaciens.

Je ne veux parler que des trois premières. Elles donnent toutes trois, comme fin de l'empire germanique, l'année 1913.

La plus ancienne, la prophétie du moine Hermann,

écrite en hexamètres latins, trace l'apogée de la Marche de Brandebourg (alors la Prusse) et proclame que le fils de Frédéric III et petit-fils de Guillaume Ier sera le dernier porte-sceptre de la race.

La prophétie de Mayence (écrite vers 1715) décrit la marche ascendante du royaume prussien jusqu'à l'hégémonie de l'Allemagne. Pour l'année 1870, il est écrit que malgré leur héroïsme, les Français céderont à la ruée des soldats blancs, jaunes et noirs et que l'Alsace et la Lorraine seront ravies à la France pour un temps et un demi-temps; *puis désignant l'année suivante, le prophète déclare que « les Français ne reprendront courage que contre eux-mêmes » (la Commune de 1871 est par ces mots assez clairement visée). De l'époque qui suit* ce temps et ce demi-temps, *il est écrit : L'Homme qui chassera l'envahisseur de la France commandera ce jour-là à* sept *espèces de soldats contre trois, au quartier des Bouleaux, entre Hamm, Werl et Paderborn (trois cités de la Westphalie).*

Les lignes suivantes terminent le dernier paragraphe :

Guillaume, deuxième de nom, sera le dernier roi de Prusse.

Le roi de Pologne, celui de Hanovre et celui de Saxe seront ses successeurs.

***

Il appartient à ceux de nos lecteurs qui ont un culte particulier pour les déesses carmentales de souligner celles de ces paroles qui se sont réalisées. Je ne répéterai point ce que j'ai dit du nombre sept dans une de nos chroniques ; je ferai seulement ressortir que, d'après le prophète de Mayence, un temps se composerait donc de 32 années, puisqu'il s'est écoulé 48 ans de 1870 à 1918 et qu'il évalue ce laps de temps : en un temps et un demi-temps. Cette indication pourrait être utile à l'éclaicissement de même ordre.

***

La troisième prophétie, celle de Fiensberg, est plus récente : elle se base sur un calcul qui ne peut être pris en considération que sous toutes réserves. La façon de procéder consistant à additionner au millésime les chiffres du dit millésime, pour avoir les dates fatidiques.

Sans doute cela donne des résultats, mais comme le nombre obtenu par ce moyen correspond toujours, *ou presque toujours, à quelque événement plus ou moins*

caractéristique, il prouve seulement que la vie est... quotidienne.

***

A titre de curiosité, voici ce que nous dit le prophète de Fiensberg :

« Alors qu'il n'était que prince héritier de la couronne, Guillaume Ier fait la rencontre d'une vieille femme, réputée comme une voyante merveilleuse. C'était en 1849.

La sibylle consultée répond à Guillaume :

— Tu seras empereur.

— A quelle époque ? demande le prince.

La sibylle additionne 1849+1+8+4+9=1871.

— A quel âge mourrai-je ?

— 1871+1+8+7+1=1888, *répond la sibylle.*

— Et quelle sera la dernière année de l'empire allemand ?

Et d'après le même calcul (1888+1+8+8+8).

La sibylle dit : 1913.

***

Les lecteurs s'étonneront peut-être que je revienne sur ce passé.

J'ai pour me justifier deux motifs, l'un qui m'est fourni par le baron *Khou-de-Sizô, comte du Bardot, seigneur de Marmor et autres places lisses.*

L'autre par notre collaborateur M. P. de Mœrrière.

Je vais vous présenter le baron :

Khou-de-Sizô est un remarquable folliculaire qui a son amour-propre de bouche-trou et prend son rôle de providence de la forme au sérieux.

« Adroit à la vergogne », il est passé près de notre logis du quai Saint-Michel, a décapité notre chronique de juin et s'est empressé de porter le produit de son larcin à notre consœur hebdomadaire de la rue G. r.n.c..r. Mis en goût par la savoureuse « glanure » qualifiée d'anecdote bien jolie » par les ravisseurs, M. Henri Ruffin l'a utilisée dans son enquête, en la défigurant sans trop la défigurer par amputation et prothèse.

A son tour, le grand journal l'Eclair, *ignorant la « source » première du récit, le reproduit en l'attribuant à M. Henri Ruffin qui, paraît-il, aurait été autorisé à le démentir.* Testis unus, testis nullus. *Or, ils sont trois que nous avons cités. Et, à l'exemple de Rachel*

Boyer et de Madeleine Roch, l'auteur des Blasphèmes *a gardé le silence.*

Si péremptoire qu'il soit, *le démenti de Jean Richepin ne peut constituer qu'une présomption d'erreur ; il nous faut une certitude.*

Le Voile d'Isis *n'étant pas une revue de spiritisme, nous avons donné à notre information la forme dubitative. Nous n'éprouverons donc aucun embarras à l'infirmer ou à le confirmer.* Amicus Plato sed *magis* amica veritas.

Le deuxième motif est dû à la lettre que nous avons reçue de M. P. de Mœrrière.

Paris, le 11 *octobre* 1925.

Monsieur,

Je regrette infiniment de ne pouvoir, comme nous l'avions décidé, donner une suite à mon étude sur Nostradamus : ma connaissance des prophéties me montre en toute certitude qu'elles sont toutes *accomplies, les* Centuries *comprises, d'une manière* cachée, — *c'est pourquoi les interpréter est devenu inutile ; il n'y a plus qu'à prier, se convertir et attendre la fin, et quant à moi, ma mission est terminée.*

Je vous prie d'agréer, Monsieur, avec cette expression de tous mes regrets, celle de ma parfaite considération.

P. DE MŒRRIÈRE.

Nous déplorons la décision de notre collaborateur, et nous respecterons ses scrupules. Qu'il nous permette toutefois de ne pas penser comme lui : que TOUTES les prophéties sont accomplies. *Il n'est que d'ouvrir n'importe quel ouvrage sur ce sujet, et, les « centuries » mises à part, de constater que les temps ne sont pas* tous *révolus.*

Nous avons déjà reçu des lettres de nos abonnés qui proposent à notre collaborateur d'élucider certains quatrains. La résolution de M. P. de Mœrrière nous met momentanément dans l'obligation de les faire attendre.

IAN MONGOÏ



D'où viendra la Lumière ?
De l'Orient ou de l'Occident ?

Orient et Occident ! ou peut-être, plutôt, Orient ou Occident ? tel est la question que se pose actuellement une partie de nos meilleurs penseurs. D'où viendra la lumière, d'où partira l'élan capable de sauver le monde occidental dans la course à la mort et à l'avilissement où il se trouve lancé ?

Le nombre des réponses reçues pour son enquête à ce sujet par « Les Cahiers du Mois (1) » montre quel intérêt a pour nous cette question. Mais alors que certains gardent encore leur foi en l'esprit d'Occident, d'autres ne voient de solution qu'en appelant à l'aide les penseurs de l'Orient. Encore faut-il savoir au juste quel don ils peuvent nous faire, quel remède ils peuvent nous apporter. C'est pour montrer ce don, pour faire voir ce remède que M. René Guénon a entrepris, depuis de longues années déjà, de nous traduire

(1) Les Appels de l'Orient. Cahiers du mois 9-10.

et de nous commenter une partie de leur doctrine, de leur pensée ; et parce que nous avons un jour, ici même, critiqué un passage d'un des livres de l'auteur, nous n'en sommes que plus libre aujourd'hui pour dire tout le bien que nous pensons de son dernier ouvrage : *L'homme et son devenir d'après le Vêdânta* (1).

Déjà l'*Introduction générale à l'étude des Doctrines Hindoues* nous avait montré en M. Guénon un esprit clair, posé, méthodique, sachant discerner nettement les nuances si subtiles parfois qu'elles passent inaperçues pour la majorité, et qui différencient les diverses données philosophiques, voire métaphysiques des peuples de l'Orient. Mais cette « Introduction » n'était, par son nom même, qu'une sorte de préface à d'ultérieurs ouvrages, et nous étions en droit, nous devions même suspendre notre jugement jusqu'à la mise à jour d'un ouvrage plus fouillé et sinon plus compris, du moins plus étudié. Aujourd'hui c'est chose faite.

Certes, nous ne doutions pas, connaissant le labeur et les patientes études de l'auteur, qu'il ne pût mener à bien et rendre jusqu'à un certain point compréhensible pour nos cerveaux d'Occidentaux les données parfois si nébuleuses à première vue des penseurs orientaux ; mais tant d'ouvrages déjà nous avaient déçus, tant de soi-disant traductions littérales des livres de l'Orient,

(1) **Paris, Bossard, 1926, in-8.**

tant, surtout, d'essais d'adaptations qui n'avaient été que des déformations quand elles n'étaient pas même de parfaits contresens nous avaient été présentés, que nous doutions presque qu'un écrivain d'un esprit assez clair pût se trouver chez nous pour nous les présenter sous leur aspect réel et pourtant adapté à nos mentalités.

Nous ne mettions pas en doute que quelques étudiants et penseurs d'Occident ne soient arrivés pour eux-mêmes et par eux-mêmes, grâce à de longues et patientes études, à se faire une idée au moins très approchée, à sentir certaines des vérités encloses en ces doctrines, mais quant à les traduire, quant à les présenter sous une forme assimilable aux autres, il y avait un monde. Trop de parti pris, souvent, d'un côté, trop d'incompréhension surtout d'un autre, ou du moins trop de lenteur d'esprit à saisir telle nuance subtile de la pensée exprimée par un texte, se trouvait chez l'interlocuteur, qu'il fallait renoncer à commenter en quelques mots telle page ou même tel passage d'un écrit de l'Orient. Nous nous souvenons personnellement de l'impossibilité où nous fûmes, un jour, de faire comprendre à un interlocuteur, qui, cependant, passait pour un esprit délié, que dans la Bnagavad-Gîtâ, livre qu'il prisait fort et qu'il assimilait aux données panthéistes, il n'y avait rien moins qu'une profession de foi monothéiste (le mot « monothéiste » étant pris dans son sens propre de : « Dieu distinct du monde »). Même impossibilité en face d'une par-

tie des doctrines hindoues concernant le devenir de l'homme après la mort, et que notre interlocuteur, réincarnationiste enragé, prétendait interpréter en faveur de sa croyance. Et cependant ces deux points, d'ailleurs effleurés dans son livre par M. Guénon sont, pour qui sait lire avec quelque attention, des plus simples à saisir. Que penser alors lorsqu'il s'agit de faire comprendre des données quelque peu transcendantes, voire métaphysiques ?

Or, il faut reconnaître que M.. Guénon a su rendre compréhensif et assimilable pour un cerveau éclairé une première partie des doctrines hindoues. Regrettons seulement, mais le reproche n'est pas imputable à l'auteur, mais bien plus à la pauvreté de notre langue, qu'il ait dû conserver nombre de termes sanscrits. Certes, il prend la peine de nous les expliquer, et plutôt deux fois qu'une, car quelques-uns d'entre eux ont été employés à tort et à travers par de prétendus apologistes des religions hindoues ; ils n'en demanderont pas moins, pour ceux qui jusqu'ici n'ont pas eu l'occasion de s'y familiariser, un certain effort supplémentaire pour se les assimiler. Il est vrai qu'ils forceront ceux-là mêmes à plus de réflexion et de concentration, et comme ce n'est que grâce à une concentration poussée aussi loin que possible qu'un esprit d'Occident peut arriver à saisir en partie la pensée de l'Orient, ce mal peut être un bien.

D'ailleurs, M. Guénon, ainsi qu'il l'a écrit au

cours de son précédent livre : « Orient et Occident » n'est pas un prosélyte. Il donne ce qu'il sait et ce qu'il a compris, non à la multitude qui, il s'y attend bien, comprendra à l'envers ou déformera tout, mais à une élite capable de mûrir les fruits qu'il offre ainsi et de leur faire produire en les assimilant quelque sarment puissant, apte à être greffé, pour le regénérer sur le vieux tronc, creusé de maladies, des traditions de l'Occident.

Peut-être, et il pose la question sans oser la résoudre, ce vieux tronc, ce cep millénaire des traditions celtiques est-il encore capable de renaître à la vie sous cet apport nouveau ; peut-être même, savamment émondé, serait-il capable de trouver en lui-même la sève nécessaire à sa reviviscence, mais sous ce dernier point il semble peu y croire. Et pourtant !!! Certes, les fruits qu'il porterait alors seraient d'emblée plus en rapport avec nos goûts, nos façons de sentir, de penser ; ils auraient dès la première grappe ce vieux goût de terroir qu'ils n'acquerraient, sinon, qu'au bout d'un certain temps ; et personnellement nous pensons qu'il reste assez de sève pour rendre l'essai possible, quitte à mener de front les deux genres de culture pour composer les fruits ; et certains pensent comme nous, témoin les deux derniers articles donnés dans le *Mercure de France* (1) par M. Paul Le Cour : « La Résurrection d'Atlantis » et « Le Mercure de France ».

(1) *Mercure de France*, 1er mai 1925 et 1er août 1925.

Dans le premier, parlant de la doctrine primitive de l'Occident, doctrine qu'il estime venir directement des contrées atlantéennes, il dit : « Entre les enseignements des mystères grecs, « ceux de Pythagore et ceux des Druides, il paraît « y avoir identité de nature et, par suite, communauté d'origine : l'Atlantide ».

« La doctrine atlantéenne doit donc se retrouver « tant dans ce que nous connaissons des enseignements de Pythagore que dans les fables et légendes de la Mythologie grecque ».

Nous-même, en ce qui concerne la Mythologie, avons dit et répété ici en substance : « Pour qui en possède les clefs, toute la science des anciens sages est enfermée dans la Mythologie ».

De plus, M. P. Le Cour, dans ses deux articles, pose cette question du plus haut intérêt : Est-ce de l'Inde, comme on l'a cru longtemps, qu'est partie la civilisation pour venir déferler jusqu'aux Gaules, ou n'est-ce pas plutôt, comme on tend de plus en plus à le croire aujourd'hui, de la Celtique que partit le courant qui devait par la suite peupler les Indes ?

« Nous pouvons constater déjà, dit-il, que le « Zodiaque, cet antique monument des connaissances humaines, lequel renferme, dit-on, l'histoire passée, présente et future de l'humanité, « a eu une marche allant de l'Occident à l'Orient, « comme l'a établi définitivement M. Letronne... (3) »

(1) *Revue des Deux Mondes*, 1837.

« L'étude de la linguistique nous montre encore « d'une manière plus saisissante cette propagation « des connaissances de l'ouest à l'est. On sait que « l'on a constaté une analogie très remarquable « entre le celte et le sanscrit... cette écriture « savante étant un enrichissement des racines « celtiques... le celte doit être considéré comme « antérieur au sanscrit. »

« Chose émouvante, dit d'ailleurs M. Ph. Berger (1), la civilisation hindoue que l'on considérait comme remontant jusqu'au berceau de l'humanité n'a pas laissé d'inscriptions qui puissent être comparées comme antiquité, non seulement à celles de l'Egypte et de la Chaldée, mais même aux inscriptions phéniciennes et grecques. L'alphabet hindou, ajoute-t-il, dérive de l'alphabet phénicien ou sémite d'après l'inscription d'Açoka ; il n'a été introduit dans l'Inde que vers le IVe ou Ve siècle avant notre ère. »

« En réalité, a écrit M. Camille Jullian (2), l'Inde n'est qu'une conquête, et peut-être la dernière de la langue mère et des émigrants fondateurs. Ils ont fini par l'Indus et le Gange, ils ne sont point partis de là ; ils ne sont point issus de l'Asie. C'est de l'Europe qu'ils sont venus et de l'Europe la plus lointaine. »

M. Paul Le Cour cite également, à l'appui de sa thèse, le livre de Cailleux (3) ; nous pourrions

(1) Ph. Berger. — *Histoire de l'Ecriture*, 1902.
(2) Camille Jullian. — *De la Gaule à la France.*
(3) Cailleux. — *Origine Celtique de tous les peuples.*

signaler de notre côté le curieux livre de Poinsinet de Sivry (1).

Quoi que nous en pensions pour notre part, et bien que notre opinion soit parfaitement établie sur ces faits, il y a intérêt primordial pour notre époque à étudier parallèlement à la tradition occidentale primitive ce que peut nous offrir la donnée orientale, malgré, ou même à cause du travail de recherches et d'étude qu'il nous oblige à faire, car, comme le dit fort bien M. Guénon dans *Orient et Occident*, depuis l'époque du Moyen Age et de la Scolastique nous avons complètement perdu le fil, voire même la tournure de pensée, qui puisse nous permettre de franchir à nouveau les hauts sommets de la Métaphysique. C'est pourquoi nous ne saurions faire trop d'éloge du magnifique travail que nous présente l'auteur.

G. TAMOS.



(1) Poinsinet de Sivry. — *Origine des premières Sociétés.* Amsterdam 1770.

LA RÉVOLUTION CHIMIQUE

Il m'est doublement agréable de présenter aujourd'hui aux lecteurs du *Voile d'Isis* le dernier ouvrage de M. F. Jollivet-Castelot : *La Révolution chimique et la Transmutation des métaux*, que vient d'éditer récemment la *Librairie Générale des Sciences Occultes*. D'abord parce que j'ai passionnément étudié la science alchimique, plus encore peut-être autrefois qu'aujourd'hui, et que nul ouvrage sérieux sur cette question ne peut me laisser indifférent ; — et aussi parce que le distingué Président de la Société Alchimique de France, auquel me lie une amitié déjà vieille et jamais démentie, vient de délimiter dans cet ouvrage, d'une façon magistrale, le domaine de l'alchimie, son champ d'action et les possibilités ouvertes à son activité.

Sans faire une analyse détaillée de l'ouvrage, il suffit d'énumérer les principaux chapitres : *la Philosophie alchimique*, *Preuves de l'unité de la matière*, *les grandes doctrines de l'alchimie*, *la véritable constitution de la structure des atomes*, *les théories modernes de l'alchimie* — pour se rendre compte que l'auteur, ayant pris une vue d'ensemble du problème, l'étudie ensuite sous ses aspects les plus saillants, faisant une mise au point exacte de la question et délimitant nettement les positions respectives des deux théories en présence : théorie officielle et théorie alchimique ou unitaire.

M. F. Jollivet-Castelot procède suivant une méthode rigoureusement scientifique. Il expose des faits avec toute la netteté désirable, il les analyse, les compare entre eux. De ces faits considérés en eux-mêmes, puis de ces faits comparés entre eux, il tire des lois et infère des théories qu'il confronte avec les théories officielles. Ici, pas de phrases à grand effet, pas de fictions poétiques ni de roman d'allure pseudo-scientifique, pas de sous-entendus pleins de fallacieuses promesses, pas d'allusions équivoques à de prétendus initiés, mais un style sobre, convaincu et convaincant, très clair et respirant la plus complète sincérité.

Nous en avons trop vu, depuis un quart de siècle, de ces ouvrages soi-disant alchimiques, au style ronflant, mais aux phrases creuses, ouvrages de *haute science* où le côté scientifique restait au second plan, ou même n'existait pas du tout, le plus souvent à cause

de l'ignorance de leurs auteurs, où nous étaient présentées en un langage suranné, souvent inintelligible, même pour les professionnels de l'alchimie, des théories non seulement contraires à l'observation réelle des faits; mais encore à la logique elle-même, et des expériences ébouriffantes qui constituaient un défi puéril au plus vulgaire bon sens. Parmi ces charlatans de l'occultisme, le plus souvent inconscients de leur ignorance ou de leur bêtise, combien auraient affronté victorieusement l'épreuve, non pas d'un certificat de licence, mais même la vulgaire épreuve du baccalauréat pour la partie physique et chimie ? La race n'en est pas éteinte, hélas ! et l'on voit encore, de temps à autre, dans nos revues d'occultisme, s'escrimer sur un sujet alchimique tel ou tel de ces prétendus mages dont un directeur de revue intelligent et honnête devrait, sans la moindre hésitation, jeter la prose au panier.

Il est temps de clore d'une façon définitive l'ère de ces insanités littéraires. La cause de l'occultisme n'a rien à gagner à l'étalage de ces honteuses élucubrations qui exposent à la risée publique non seulement leurs auteurs et les revues qui les impriment, mais la science occulte elle-même. N'oublions pas que nous vivons en un siècle scientifique et qu'en alchimie, comme d'une manière générale dans l'étude de la science occulte, il faut marcher avec son temps, qu'il faut parler le langage de son époque et se tenir au courant des dernières découvertes scientifiques.

Cela ne veut pas dire qu'il faille rejeter tout le passé en bloc et d'une façon systématique. La terminologie spéciale des alchimistes du Moyen Age avait sa raison d'être; elle offrait un sens relativement précis (philosophiquement du moins) à ceux qui voulaient se donner la peine de l'approfondir. Quand les vieux alchimistes de jadis nous parlaient du Sel, du Mercure et du Souphre, ils entendaient par là les principes fondamentaux présidant aux manifestations évolutives sur le plan matériel : principe de la substance, principe de l'énergie, principe de la forme, et n'avaient assurément pas en vue le chlorure de sodium, le soufre et le mercure que nous connaissons, pas plus que le vitriol des Sages ne s'apparentait de manière directe ou indirecte à l'acide sulfurique ou aux sulfates.

Il faut bien se garder de confondre, ainsi qu'on l'a fait trop souvent, le domaine de la science avec le do-

maine de la littérature. Il est tout naturel que, dans un roman de cape et d'épée, un littérateur, afin de mieux rendre la physionomie de l'époque où il situe son intrigue, essaie de reconstituer le langage ancien sans se donner la peine d'expliquer l'étymologie ou le sens des termes employés ; mais dans un ouvrage alchimique moderne, où l'auteur prétend démontrer la réalité de l'alchimie, la terminologie souvent barbare, toujours obscure des vieux auteurs, n'est plus de mise aujourd'hui.

M. F. Jollivet-Castelot a le mérite incontestable de s'être délibérément affranchi de ce travers commun à la plupart des auteurs alchimiques contemporains et d'avoir réussi à expliquer le plus clairement possible en termes scientifiques, les bases de l'alchimie, les preuves de sa réalité, la méthode à suivre, les expériences à tenter.

Aussi est-il permis de s'étonner à juste titre du silence dédaigneux avec lequel les milieux scientifiques officiels semblent accueillir ses tentatives et ses expériences. Avant de faire paraître cet ouvrage, F. Jollivet-Castelot a écrit à Mme Curie, à M. J. Becquerel, à M. Ch. Moureu et autres illustres personnages, gardiens constitués de la science officielle. Aucun, même Mme Curie (quelle incurie !) n'a eu l'élémentaire politesse de répondre à une lettre courtoise. Il s'est adressé à des critiques scientifiques de grands journaux ou de revues, mais la plupart de ces messieurs, qui vraisemblablement n'étaient pas pour l'instant à court de copie, n'ont pas cru davantage lui donner signe de vie. Le Comité de Chimie de Lille a eu, du moins, la courtoisie de répondre, mais, dans un accès de modestie peu justifiée, a déclaré que le contrôle demandé n'était pas de sa compétence !

Tout commentaire serait superflu.

Et pendant ce temps-là, les grands quotidiens servent régulièrement à leur clientèle, à intervalles fixes, entre deux faits divers, une tranche de science accommodée à une sauce plus ou moins littéraire, et présentée de telle façon que les derniers des primaires la puissent assimiler. Car le grand journal doit tout savoir et tout faire connaître, depuis les merveilles de la T. S. F.. et l'inédit du dernier roman pornographique jusqu'aux propriétés non moins merveilleuses du savon dont les énormes et hideuses affiches jettent leur note criarde sur les murs de nos cités.

Et pendant ce temps-là, les comptes rendus de l'Académie des Sciences, la *Revue Scientifique* et les revues similaires, toutes les revues bien pensantes des cercles scientifiques officiels ont leurs colonnes encombrées de filandreux mémoires relatifs à des systèmes compliqués d'équations différentielles, ou au mode de préparation d'un nouveau produit synthétique aux multiples et hypothétiques valences, rareté de laboratoire sans aucune utilité pratique, ou bien encore à la description détaillée d'un quelconque coquillage antédiluvien dont l'espèce disparue depuis plusieurs millénaires n'offre qu'un intérêt scientifique purement rétrospectif et dont personne ne parlera plus quand le précieux spécimen aura pris place dans les vitrines d'une collection.

L'étude de la science pure est une belle chose, assurément. Et puis, il faut que ces messieurs abondamment titrés fassent parler d'eux de temps à autre, même en dehors de leurs cénacles, et la fumée de l'encens savamment distribuée est agréable, même à des narines de fossiles. Mais le fait nouveau, je parle du fait scientifique, offre lui aussi un certain intérêt, cependant, et un intérêt d'autant plus grand qu'il risque de jeter la perturbation au milieu de systèmes longuement et patiemment établis.

Car c'est bien d'un fait nouveau qu'il s'agit, d'un fait qui se présente avec des caractères nettement scientifiques. M. Jollivet-Castelot expose publiquement, très simplement, les détails de ses expériences. Par exemple, il projette de l'orpiment chimiquement pur sur de l'argent fondu dont la pureté chimique a été préalablement vérifiée, et il obtient des traces d'un métal qui se présente comme ayant les caractères physiques et chimiques de l'or, donnant notamment la coloration pourpre violet avec le protochlorure d'étain, la coloration vert émeraude avec le ferrocyanure. L'expérience est facile à réaliser dans n'importe quel laboratoire, elle n'est pas longue, et la vérification est facile. Si vraiment on trouve de l'or à la fin de l'expérience, le problème de la transmutation est définitivement élucidé, sinon dans les détails pratiques, du moins en théorie.

Un ingénieur, qui est également un savant hermétiste, M. Georges Richet, a refait dans son laboratoire les expériences de F. Jollivet-Castelot. Lui aussi a obtenu des traces d'un métal qui paraît être de l'or.

M. J. Bourciez, variant un peu les conditions expérimentales, est arrivé, de son côté, à des résultats identiques.

Voilà, dans toute sa simplicité, le fait nouveau, brutal, indéniable. Les savants officiels à qui M. Jollivet-Castelot l'annonce restent imperturbables, ou du moins affectent l'indifférence complète. Le fait scientifique ne les intéresse-t-il donc pas ? Ne sont-ils donc pas des savants, c'est-à-dire de véritables chercheurs, mais uniquement des piliers d'académies, simples gardiens impassibles à la façon des eunuques du sérail ?

Si ce n'est l'indifférence, est-ce l'appréhension qui les fait ressembler à des dieux termes aux oreilles closes, aux lèvres figées, — l'appréhension de voir crouler cet édifice scientifique qu'ils ont péniblement construit, eux et leurs devanciers ?

Ou n'est-ce pas plutôt le dépit de se voir distancés par un homme dépourvu de titres ou d'attaches scientifiques, et qui n'appartient à aucune de leurs coteries ? Ce rival inopportun est un autodidacte, il ne fait partie d'aucune chapelle scientifique. Il n'est ni docteur ès sciences, ni même licencié, ce qui d'ailleurs ne l'empêche pas d'écrire en une langue impeccable, très littéraire, et de posséder en chimie des connaissances solides, je dirai plus, d'avoir le génie de l'expérimentation scientifique.

Jollivet-Castelot a eu aussi le tort de se dire alchimiste, de le dire et de l'écrire à une époque déjà lointaine où la spécificité des éléments prétendus simples était regardée comme un dogme intangible. Il a eu aussi le tort, impardonnable celui-là (comme moi-même d'ailleurs, et je n'en éprouve nulle honte), de s'attaquer à maintes reprises à tous ces Pontifes officiels, chamarrés de titres et de décorations, parvenus scientifiques infatués d'eux-mêmes comme de leurs théories, ruminant béatement leur lourde provende scientifique dans la quiétude de leurs tours d'ivoire, et de leur dire crûment, en termes virulents, sa façon très nette de penser et le peu de respect que lui inspiraient leurs prétentieuses théories.

Il leur dit une fois de plus de dures vérités dans son dernier ouvrage, quand il déclare (pages 108 et 109) « qu'actuellement la Science n'est plus qu'une entre-« prise commerciale, industrielle, exploitée par les « brasseurs d'affaires — et que, pour sa part, il est ré-

« solu à se tenir en dehors de ces boutiques où l'on « débite la science comme un article d'épicerie... »

Les mots sont durs, mais la plupart frappent juste. Les savants officiels veulent nous ignorer, ils essaient d'entraver et de paralyser nos efforts en faisant autour de nous et de nos travaux une zone de silence et de dédain. C'est leur droit, peut-être, et peut-être aussi est-ce là leur meilleur procédé de défense, leur mode de *struggle for life*. Ils refusent de nous connaître. Soit, mais nous, au contraire, nous ne voulons pas les ignorer, nous sommes bien décidés à signaler à tous leur inqualifiable indifférence sur des questions vitales d'ordre scientifique, à les faire sortir de leur mutisme et de leur torpeur, à coups d'épingle, d'abord, puis par la manière forte, si la chose devient nécessaire.

C'est pourquoi aussi le titre du dernier ouvrage de F. Jollivet-Castelot me paraît tout à fait bien choisi et très suggestif. C'est bien la Révolution chimique qui se prépare, révolution qui, non seulement bouleversera les théories et même en partie l'ordre des choses anciennement établi, mais en outre précipitera du même coup, en bas de leur piédestal, certaines idoles vers qui montait l'admiration d'un public prostré devant ces dépositaires officiels d'une science devenue désuète. Les premiers coups de pioche sont donnés, l'équipe des démolisseurs s'attaque au vieil édifice lézardé, craquant de toutes parts, sur les ruines duquel s'élèvera bientôt le temple de la science nouvelle.

Dans l'histoire de l'alchimie contemporaine le récent ouvrage du Président de la Société Alchimique de France marquera une date, une étape décisive dans le développement de la doctrine unitaire.

Em. DELOBEL.

Un peu avant que me parvint l'épreuve de cet article (dont la publication prévue dans le numéro de septembre du *Voile d'Isis* n'a pu avoir lieu, faute de place), j'ai eu sous les yeux le fascicule du *Mercure de France* du 15 juillet, où M. Marcel Boll donne en quelques lignes son appréciation sur le dernier ouvrage de F. Jollivet-Castelot, « cet alchimiste mégalomane possé« dant à peu près les rudiments de chimie qu'on en« seigne au collège... et qui en imposera peut-être aux « occultistes plus ignorants encore ».

Ces occultistes, qu'un *Je sais tout* officiel traite si cavalièrement du haut de sa grandeur, sont sans

doute, ceci soit dit en passant, vous tous, amis lecteurs, moi-même, et aussi quelques anciens élèves de l'Ecole Polytechnique figurant parmi les collaborateurs de cette revue.

Dans un autre article sur la synthèse de l'or, paru dans *La Science et la Vie* d'octobre, M. Marcel Boll renouvelle ses attaques contre M. F. Jollivet-Castelot, auquel il adjoint, cette fois, MM. Georges Richet et Jean Bourciez, coupables d'avoir voulu reproduire et contrôler les expériences de laboratoire de M. F. Jollivet-Castelot : « ceux qui font, ou qui essaient de faire le « plus de bruit parmi les doux rêveurs qui s'imaginent « pouvoir faire de l'or en bricolant dans des creusets « et des fours à réverbère... ces maniaques qu'on laissa « à leur marotte tant qu'ils n'abreuvaient d'invectives « les maîtres de la science française ».

M. Marcel Boll, professeur agrégé de l'Université, docteur ès sciences (deux titres assurément respectables en eux-mêmes), me paraît d'une aménité très discutable vis-à-vis de gens qui ne l'ont pas personnellement visé. Il me donne l'impression qu'il manie sa plume un peu à la façon de Don Quichotte braquant sa lance sur les moulins à vent. Ce docteur ès sciences qui dans un précédent numéro du *Mercure de France* confondait maladroitement le magnétisme des physiciens avec le magnétisme des magnétiseurs, dans ce dernier article sur la synthèse de l'or émet sur le mercure et le soufre des alchimistes certaines opinions prouvant péremptoirement qu'il n'a jamais approfondi la philosophie des alchimistes et qu'il ne possède sur cette question que des rudiments sommaires, dans le genre de ceux que le premier venu peut trouver dans les dictionnaires.

En écrivant sur des sujets qu'on a insuffisamment étudiés, on s'expose à faire parfois de lourdes erreurs, comme c'est ici le cas. Et quand on déverse sur la tête de personnes respectables un lot d'injures puisées au hasard dans le vocabulaire psychiatrique, on s'expose également à se faire laver la tête à son tour, tôt ou tard ; mésaventure qui arrivera vraisemblablement à M. Marcel Boll, un jour prochain, s'il continue avec la même âpreté ses attaques personnelles aussi injustes qu'injustifiées.

Em. D.

A propos de Béziat le guérisseur

Un homme d'une suffisance intolérable, qui croit avoir assimilé la somme de toutes les connaissances possibles dans son domaine et nie qu'il en puisse exister d'autres que celles qu'il a pu avaler, tel est, sauf exception, l'homme de science orthodoxe.

Pendant de longues années, j'ai essayé de procurer des soutiens financiers aux recherches et aux découvertes de quelques inventeurs ; et, dans cette mission aventureuse, je ne me suis pas heurté seulement aux exigences draconiennes ou à la sottise à l'infini des capitalistes, mais aussi à la raillerie supérieure et à l'hostilité malfaisante des hommes de science.

Cette raillerie et cette hostilité sont les fils barbelés et les murs à tessons dont la Science officielle a clôturé son domaine, pour décourager et mettre à vif et à sang les téméraires qui voudraient s'en évader pour aller arracher à l'inconnu un peu de son mystère.

Aussi absurde que cela paraisse, cette Science orthodoxe, dans la communion de laquelle vivent la plupart des savants, a horreur du nouveau. Elle ne croit qu'à ce qui a déjà été formulé et consacré, et fermente dans le Saint des Saints. Elle dogmatise. Elle appelle arbitrairement son fonds de connaissances : vérités. Elle proclame

qu'elle ne croit qu'à ce qu'elle voit ; mais elle refuse de voir ce à quoi elle ne croit pas. Craignant de perdre la foi en ses vieilles formules dont elle vit, elle refuse de vérifier la réalité des découvertes des schismatiques qui ont sauté son mur à tessons. Il ne faut pas favoriser des expériences qui viendraient peut-être démontrer la relativité de vérités dites scientifiques, qui sont chacune un peu de la substance de la sacro-sainte Doctrine. Et d'abord les découvertes ne sont-elles pas le monopole des orthodoxes ?...

C'est pourquoi ces Grands Prêtres et, derrière eux, l'imposante assemblée de leurs obéissants lévites opèrent, à l'intérieur du Temple, un mouvement rotatoire sans fin qui empêche, dans la mesure du possible, l'infiltration de vérités de l'extérieur, contraires au Dogme, mouvement rotatoire auquel ils doivent, d'autre part, l'illusion d'avancer tout en restant éternellement sur place.

L'ensemble des vérités scientifiques a été érigé en un dogme dont les méfaits ne se comptent plus. Si quelque hagiographe dressait le martyrologe de la Science, on serait surpris et épouvanté de voir combien de luttes sauvages, cruelles et perfides, ont dû soutenir, contre les orthodoxes, les Saints martyrs que sont les inventeurs, et de quelles misères ils ont dû payer la consécration de leurs découvertes !

En Science, comme en Art, ce sont les procédés, les techniques de l'enseignement classique, c'est

l'esprit de cet enseignement qui, lorsqu'ils sont dogmatisés, éteignent, dans l'âme de l'étudiant, et, plus tard, du docteur, la flamme créatrice. C'est, en un mot, la *formation* qui, au lieu de créateurs, ne produit que des sectateurs. Il est d'ailleurs plus facile de se souvenir que de créer.

Certes ! pour incarner sa vision, pour la revêtir d'une forme matérielle, pour créer enfin, il faut à l'inventeur une base, un fonds de connaissances. Mais il lui faut d'abord et surtout de l'imagination. Et c'est précisément cela que, comme tous les dogmes, le dogme scientifique condamne.

La formation scientifique, qui n'accorde aucune valeur à la puissance d'imagination et établit l'esprit dogmatique dans l'intelligence des étudiants, est donc un vice social, puisqu'elle fait obstacle à l'effort créateur et prive ainsi l'humanité de découvertes susceptibles de diminuer ses souffrances et de hâter sa libération.

Mais la formation scientifique n'est pas le seul obstacle à l'effort créateur. Il y a aussi l'intérêt ! Car les savants, voire les officiels, ne sont pas forcément des ascètes. Il faut vivre. Et une découverte est parfois capable de détruire des situations remarquablement productives, ou tout au moins, d'en diminuer sensiblement le rendement.



C'est évidemment l'intérêt qui a fait se liguer, contre le docteur Abrams, de San-Francisco, les

médecins orthodoxes du monde entier. Tous les chers confrères, dont ses nouvelles méthodes d'investigation et de thérapeutique gênaient les savantes combinaisons et devaient sûrement vider les cliniques ; tous les pharmacopoles, dont elles allaient, à brève échéance, fermer les usines, ont fait, autour de ses découvertes, la conspiration du silence, du scepticisme et de la calomnie.

Malgré des enquêtes favorables retentissantes, telles que celle que le grand écrivain américain Upton Sinclair publia dans la revue : *The Pearson Magasine* ; malgré l'admission des résultats de ses méthodes par des médecins éminents, tels que: Sir James Barr, ex-président de la British Medical Association ; le fameux Dr H. Lindlar, grand apôtre de la médecine naturelle, et le Dr Mather Thomson, pour ne citer que ces trois éminences, cette merveilleuse découverte, qui aurait dû exciter la curiosité scientifique de tous les savants docteurs et faire vibrer dans leur cœur la fibre d'humanité, est restée ignorée du corps médical, tenue en suspicion, condamnée.

J'imagine que la nouvelle de la mort subite du Dr Abrams, survenue il y a dix-huit mois environ, au moment même où il s'embarquait pour l'Europe, a dû être accueillie avec ces cris de canaques en délire par les Cardinaux du Saint-Office de l'Orthodoxie médicale, qui doivent certainement avoir fait de l'anniversaire de cette mort une espèce de fête de la Saint-Jean.

L'œuvre d'Abrams heureusement ne périra pas.

Des disciples convaincus ne cesseront pas, en les perfectionnant, d'appliquer ses méthodes pour le bien de l'humanité. Et, peu à peu, très lentement, hélas ! s'ouvriront un peu partout des cliniques semblables à celle de Sacramento Street, à San-Francisco, que Upton Sinclair, dans son enthousiasme, appelait : *La Maison du Miracle.*



Mais si Abrams fut tenu à l'écart, calomnié, brimé par l'Orthodoxie, il ne fut tout de même pas jeté en prison, pour délit de guérison, parce qu'il avait pu se nantir d'un parchemin qui lui donnait le droit de guérir, sans coup férir, comme il donne à d'autres le droit de tuer. Mais voyez ce qui est arrivé à Béziat — à Béziat et à combien d'autres ! — à Béziat, dont l'arrivée à Paris m'a suggéré cet article ! Je ne le connais pas ; mais mon admiration pour son courage est sans limites, car il s'offre à comparaître devant le Tribunal de la Sainte Inquisition, qui va certainement regretter de ne pouvoir le brûler.

Je ne connais pas ses méthodes et n'ai eu connaissance de ses guérisons que par sa condamnation. Aussi me garderai-je bien de risquer une opinion à son sujet. Mais je me propose de présenter aux lecteurs du *Voile d'Isis* deux personnes tout à fait honorables que je connais parfaitement et dont les facultés surprenantes produisent des phénomènes remarquables.

Leur méthode est la même. C'est l'imposition des mains, dont l'action est stérilisante chez la première, et curative chez la seconde. La première momifie les plantes et les cadavres d'animaux ; la seconde, qui opère aussi par insufflation, guérit la tuberculose et les affections cancéreuses internes.



Je suis de ceux qui croient à la médecine naturelle, à la vertu des plantes, aux radiations humaines et à leur action à distance. Je crois, ainsi que les Grands Occultistes l'enseignent, que le corps humain peut devenir, dans certaines conditions, « la plus puissante des batteries électriques », qu'il est « une boule d'énergies électromagnétiques » et qu'en lui se trouvent, à l'état latent, des pouvoirs prodigieux dont la manifestation pourrait être provoquée par une étude impartiale de ses radiations et des investigations méthodiques, et cela sur un grand nombre de sujets.

C'est par ce chemin seul que nous pourrons remonter aux sources reconstituantes de la vitalité, et non par les voies sanglantes de la vivisection animale et humaine.

Les augures de l'Orthodoxie ont beau fouiller, en effet, dans les entrailles chaudes et palpitantes de millions et de millions d'animaux, ils n'y ont pas trouvé et ils n'y trouveront jamais les signes, à l'aide desquels ils affirment pouvoir découvrir la panacée qu'ils nous promettent.

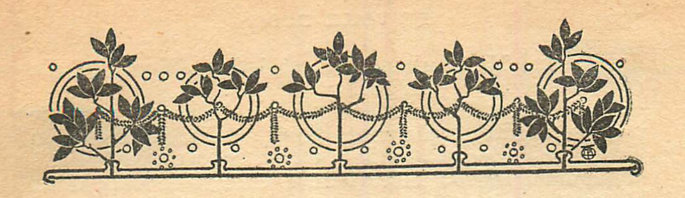
La médecine officielle est une faillite. En pourrait-on douter, lorsqu'on voit le développement monstrueux, et à caractère nettement industriel, des Cliniques de chirurgie ?

Qu'est-ce, en effet, que la Chirurgie, cette idole couverte de sang devant laquelle les malheureux patients demeurent, au milieu de leur détresse, béats et bêlants d'admiration, et dont ils regardent avec vénération les scalpels et les scies auxquels adhère leur pauvre chair ? Un grand Art ?... Sans nul doute ! Et je n'en disconviens pas ! Mais aussi la honte de la médecine, le témoignage cruel et sans cesse croissant de son impuissance et de l'ignorance de ses Pontifes !

Qu'on ne nous abandonne pas aux mains de certains morticoles ! Qu'on cesse de brimer, de persécuter et d'emprisonner les guérisseurs ! Qu'on arrache aux mains des impuissants et des mercantis le monopole de la guérison ! Et qu'on nous sauve des Palaces de torture de ceux qui prétendent ne nous guérir qu'en nous mutilant !...

LUDOVIC RÉHAULT.





MAGISME ET SORCELLERIE MALGACHES

L'île de Madagascar, appelée par les indigènes Tâne-bé, ou grande terre, est habitée par plusieurs peuplades de types, de mœurs, de langages différents.

Sur les côtes vivent les Bars, Mâfalis, Betséléos, Betsmisarkes, Sakalaves, mélanges de nègres et d'Arabes, des Antakares, etc. Dans le centre existent des Antémours, des Hovas, ayant formé la sous-race des Bourjanes, etc. Les Hovas sont protestants, certains Sakalaves professent l'islamisme. Les Malgaches proprement dits passent pour n'avoir aucune religion, ce qui est une opinion bien aventurée, car il n'existe pas d'êtres humains n'ayant au moins des rudiments de croyance.

Si on questionne un Hovas, un interprète ou un indigène faisant figure de civilisé, il hausse les épaules, ricane, répond invariablement que les nègres ignorent Dieu.

Un naturel interrogé prend un air hébété et déclare qu'il n'a jamais entendu parler de ces choses. Pourquoi cette dissimulation ? Parce que les pseudo-civilisés redoutent d'être raillés et traités de sauvages, alors qu'ils espèrent, en faisant profession de mépris pour leurs frères, faire admirer leur culture et entrer dans la catégorie des blancs.

Pour les noirs, ils usent de prudence, afin de ne pas avoir à subir des outrages, et souvent des coups.

En gagnant peu à peu leur confiance, on finit pourtant par se trouver en possession d'un étonnant amas de traditions, magisme et sciences secrètes.

Si, pour les Hovas, Zanghare ou Zanghari veut

dire Dieu, Machouhandrou est le qualificatif de la divinité pour les Malgaches.

Le culte est essentiellement solaire. Il n'existe pas de trinité, seulement l'Unique. Machouhandrou veut dire « Œil du Monde », et, en l'espèce, le Soleil.

Machouhandrou intervient à chaque instant dans les récits dogmatiques :

« Le Créateur ayant appelé le premier homme, lui demande s'il veut mourir comme le bananier ou la Lune ?

L'homme ayant réfléchi répond : « Comme le bananier. — Et pourquoi ? dit l'Être suprême. — Parce que la Lune meurt et renaît solitaire, explique l'homme, alors que le bananier ayant fait naître de ses racines plusieurs rejetons, disparaît en laissant ces enfants, dont le nombre augmente avec les siècles. La Lune brillante et splendide n'est qu'une égoïste, et moi, je veux mourir en étant utile à la race humaine ».



Le Malgache ne suit pas de rites réguliers ; il ne possède aucun temple ni prêtre, mais il connaît de nombreuses incantations.

Eloigné de son pays, il a la nostalgie de son village. Si son âme est en détresse, ou pour toute autre cause, le pauvre nègre agit comme le plus haut dignitaire européen : il se met humblement à genoux, et, élevant son âme vers Dieu, il prie. Devant lui il a installé un récipient plein d'eau, et il se tourne vers le Soleil, unissant ainsi le Soleil et la Lune, le feu et l'eau, et ajoutant à ces deux éléments son « lui-même », c'est-à-dire l'homme.

Je puis assurer que l'invocation est aussi ardente et fervente que celle d'un bon chrétien, et lorsqu'il s'adresse à Machouhandrou, il éprouve la même foi adoratrice des vrais croyants.

L'astronomie a également une part dans l'esprit du naturel, ainsi que la pluralité des existences ayant les étoiles pour domaine. Il y a plusieurs lieux paradisiaques, et les âmes coupables sont punies selon leurs fautes.

La Terre est une grande Vivante ; elle possède une âme compréhensive ; aussi est-il très recommandé de ne pas l'injurier, de ne pas la mépriser, car elle se vengerait. Elle entend les conversations les plus

cachées, et nul mortel n'a de secret pour elle. Elle peut, à sa volonté, dévoiler les complots des méchants.

Si le long d'un sentier un voyageur ramasse un caillou, récite une oraison et consacre cette pierre en la plaçant sur trois autres, de manière à former un petit triangle, d'autres passants ramasseront après lui un autre fragment de roche, réciteront la prière, et le poseront auprès des quatre autres pour honorer la Terre et ses génies, et obtenir leurs bénédictions. Tous les voyageurs ne sont pas obligatoirement forcés d'ajouter un caillou, mais jamais ils n'éparpilleront ou ne souilleront ce tas.

L'adoration des dieux avec l'offrande a existé sur toute la terre. Elle est atavique dans bien des cas et doit certainement remonter à l'âge préhistorique de la pierre non taillée. Certaines peuplades des vallées du Lou Kiang, du Yang-tsé-Kiang et des pêcheurs japonais remplacent souvent les statues des divinités par des blocs de pierre informes.

Les Malgaches croient également aux génies et aux élémentals.

Dans les parties montagneuses, l'effondrement de cavernes intérieures provoquant parfois des bruits très forts et quelques faibles oscillations de l'écorce terrestre, les nègres les attribuent aux gnômes considérés par eux comme des génies souterrains.



De nombreuses légendes sont répétées le soir, autour du feu, devant la case hospitalière.

Les Malgaches et les Hovas ne sont pas toujours d'accord, mais il est une branche de l'occulte que chacun cultive avec passion, je veux dire le magisme.

La pratique la plus courante est l'empoisonnement.

Hovas, Malgaches, Créoles venus des îles voisines ont un faible pour le poison, moyen radical de faire disparaître « le gêneur », et Dieu sait combien on se gêne dans ce pays, malgré le peu de densité de la population.

Il n'existe pas de sabbats comparables à ceux d'Europe. Il y a des assemblées occultes au cours desquelles on ne se livre à aucune orgie, et on n'y mange ni grenouilles, ni charognes. Il n'y a ni démons, ni femmes lubriques.

La plus hermétique de ces réunions a lieu à la pleine lune, à des époques assez espacées.

Dans le sein de la forêt profonde existe une petite clairière. Là, vers le milieu de la nuit, se rendent les adeptes. Ils s'asseyent sur le sol en formant un cercle. L'un d'entre eux récite les invocations auxquelles les assistants répondent. Ils appellent à haute voix le « Maître de l'Initiation », le grand sorcier.

Au moment où j'étais à Madagascar, l'assemblée se tenait dans les épaisses forêts avoisinant un petit port appelé Vohémarc.

Soudain, un vent courbe en les faisant gémir les hautes futaies. Elles s'écartent en un long chemin, et avec la rapidité de la foudre arrive un filenzana porté par des esclaves. Parvenu au centre du cercle, le chef des porteurs siffle, et, frappant dans leurs mains, les hommes déposent leur précieux fardeau.

Dans le filenzana est assis le « Maître de l'Initiation ». C'est un homme dans la force de l'âge, de belle stature, au visage majestueux ; il porte un lamba blanc enroulé autour de son corps. Il se lève et se tient debout. Tous les fronts sont inclinés, et les néophytes tremblent. Dans le silence profond des élèves, et le repos de la forêt que la bourrasque apaisée ne tourmente plus, le nouveau venu parle.

Il enseigne les sciences occultes et les vérités cachées.

Le cours achevé, d'un geste il ordonne le départ. Ses esclaves l'emportent dans son filenzana, et le vent réapparu le précède de son tourbillon puissant.

Le cortège disparaît comme aspiré par les ténèbres de la forêt.

La grande clameur de la rafale décroît et s'éteint.

Des profondeurs du ciel, la lune éclaire de ses pâles rayons la clairière, dont les adeptes s'éloignent à leur tour.

Je ne saurais trop signaler la similitude de cette école occulte avec celle des rites hindous ou théosophiques. Un grand Maître ou Mâhatma venant enseigner des vérités sacrées.

Les Malgaches ignorent le lieu de résidence de ce personnage mystérieux, auquel ils n'adressent aucun culte.

Exception faite de quelques adeptes, les autres nègres ne connaissent pas l'existence de ces assemblées.

*
* *

L'île recèle également des saints, mais ils sont fort rares. Sur un parcours de plusieurs centaines de kilomètres, je n'en connaissais qu'un seul.

A l'apparence, il ne se distinguait guère des autres naturels. Il était vêtu de blanc. Son habitation était située en un endroit à peu près inconnu.

Il était presque toujours en voyage.

Les habitants en avaient une terreur superstitieuse. Il avait, paraît-il, des pouvoirs formidables : à l'aide de quelques paroles, il pouvait dessécher la moitié d'un corps, paralyser un membre, foudroyer bêtes et gens. Il pouvait également déclancher des cyclones, des inondations, etc.

Les nègres essayaient de l'éviter, car ses yeux brillant d'une flamme ardente les épouvantaient. Si parfois ils lui parlaient, il baissait les paupières pour ne pas les anéantir par la force de ses regards. Ouvertement, il ne pratiquait aucune œuvre de sorcellerie, s'astreignait à certains jeûnes, ne s'intéressait à aucune femme et n'avait ni parents connus, ni enfants.

Il niait absolument tout savoir, feignant d'ignorer ce qu'on disait de lui ; ne se prêtait à aucun contrôle, ne produisait aucun phénomène. Il était insaisissable, impavide et ne se confiait à aucune amitié.



Les adeptes d'une science inférieure, les sorciers se réunissent également.

L'assemblée se forme dans une hutte garnie de nattes neuves, et le plus possible éloignée des habitations du village. De préférence on choisit une petite agglomération de quelques cases, dans lesquelles ne se rencontre aucun Européen indiscret. L'approche de la cabane est interdit aux profanes, et si l'un d'eux tentait d'enfreindre cet ordre, il serait assassiné ou battu selon l'humeur des gardiens.

Les sorciers sont convoqués longtemps à l'avance et arrivent parfois de fort loin, souvent plusieurs jours avant la date fixée.

Une fois reconnus, les adhérents s'asseyent en cercle autour de la case, et la porte est close.

Les réunions doivent se tenir la nuit ; elles commen-

cent généralement de 9 heures à minuit et durent trois nuits consécutives. C'est un véritable congrès.

Un foyer et une petite lampe à huile éclairent l'intérieur de la maison.

A la première réunion, on parle un peu de tout. On présente les élèves voulant recevoir l'initiation ; on se communique les choses du pays, les travaux d'autres sorciers, on discute des problèmes, on interroge les néophytes.

Ceux-ci ont été préparés par l'observation de la chasteté, la privation d'alcool, un régime.

A la seconde assemblée, les sorciers ayant délibéré sur l'admission des postulants, ceux qui sont refusés se retirent.

Pendant toutes ces discussions, l'un des sorciers s'est occupé à faire bouillir pendant de longues heures, dans une marmite neuve posée sur le feu, une mixture composée de scolopendres, de scorpions, de tarentules géantes, de crapauds, de fruits et de végétaux vénéneux ajoutés à de l'eau.

Cette cuisine vraiment infernale a pour effet d'immuniser les sorciers contre tous les poisons connus par eux.

Je ne sais si cet abominable médicament les met à l'épreuve des végétaux, mais j'ai souvent vu ceux qui avaient bu de cette drogue s'amuser à prendre des scorpions et des insectes, les déposer sur leur peau nue, les exciter sans jamais en être piqués.

En payant une certaine somme, on peut être inoculé sans être sorcier.

Les personnes ayant bu de cette composition ne doivent jamais tuer une de ces bêtes, manger d'anguilles, de serpents, en un mot rien de ce qui rampe. Si elles enfreignent ce règlement, elles sont prises de fièvre pendant quelques jours et ont perdu tout pouvoir. Les insectes contre lesquels elles étaient préservées ne font plus aucune distinction entre elles et les autres hommes.

Les néophytes doivent formuler plusieurs serments et prendre des engagements. Ils passent aussi plusieurs épreuves et sont alors admis.

A la troisième réunion, tous les membres du groupe, assis en cercle, entonnent des invocations.

L'un d'entre eux se lève et se met au centre de la maison. Alors il danse en chantant et peu à peu se

met à hurler. Ses compagnons le soutiennent de leurs voix.

L'homme entre bientôt en transe, et, possédé par un génie, commence par balbutier des phrases sans suite, puis se met à parler avec volubilité. Il donne des enseignements, des oracles, des ordres. Enfin, épuisé, il tombe sur le sol.

Dès le lendemain, les sorciers rentrent chez eux.

Il n'existe là ni orgies, ni débauches. Si le sorcier boit parfois des alcools, ce n'est pas dans ces réunions.

***

Le sorcier ou Mamouchavi n'a pas la mentalité de son congénère d'Europe. Il ne fait pas la guerre à Dieu, ne se croit pas le serviteur de Satan. Il n'évoque pas de diables. Il est principalement médecin. Son cœur ignore pour beaucoup la compassion. Il est très mauvais chirurgien. Il pratique l'envoûtement, les philtres. Presque toujours il est cultivateur, honnête homme, ayant de la famille, et possède une âme égale.

Il existe également des sorcières.

Le Mamouchavi vit souvent en association avec une grande chouette appelée Vouroundoul. Cet oiseau est la terreur des Malgaches. Obéissant à son ami, elle veillera dès la tombée de la nuit l'homme qu'on lui a désigné pour lui arracher une mèche de cheveux consacrée à l'envoûtement. Elle saura se faufiler dans la maison pour empoisonner les aliments ou l'eau, crever les yeux avec ses griffes, etc.

Les femmes se lient principalement avec des caïmans. Le saurien fidèle saura s'emparer de la victime désignée, qu'il a espionnée de longs jours.

Les anciennes lois ordonnaient de tuer toute femme soupçonnée d'être l'amie d'un caïman.

Quelques femmes savent faire tomber la foudre dans des mares.

***

En dehors des véritables sorciers, assez rares, une grande partie des indigènes se livrent plus ou moins à la sorcellerie et à l'art divinatoire.

La principale méthode employée est le « Sikidi », la géomancie européenne. Les femmes ne s'occupent pas de cette branche.

Le Sikidi possède seize signes, absolument iden-

tiques à ceux de la géomancie ; de ces seize signes, huit sont masculins et huit féminins. On y remarque Dieu, le démon, le soleil, la lune, l'homme et la femme, le chemin, etc.

La méthode opératoire ne présente pas de différence avec celle de l'Occident. Le Malgache emploie des graines ou des cailloux qu'il triture en évoquant Dieu, la Terre, les génies, afin d'être éclairé et de ne pas être induit en erreur. Les graines ne peuvent être départagées avec les doigts ; il faut se servir d'une griffe d'oiseau, d'une dent pointue, d'une petite corne, d'un bout de bois. Parmi les innombrables pratiques de l'art magique, lorsqu'un indigène est poursuivi par le destin, victime de la guigne — si j'ose dire —, il va trouver le Mamouchavi, et celui-ci ayant consulté le « Sikidi », trouve qu'un esprit irrité persécute ce nègre ; il faut, pour s'en délivrer, « passer » le mauvais sort à un autre homme. A cette fin, après quelques cérémonies, le persécuté va tracer en travers d'un sentier fréquenté une assez forte raie qui le barre complètement. Si par malheur un voyageur enjambe cette ligne, il emporte la « charge » et le mauvais esprit.

Mais le Malgache a toujours l'œil en observation. Il est bien rare qu'il se laisse prendre à cette embûche, et le malheureux opérateur doit continuer à subir son sort.

Les sacrifices sanglants sont aussi en honneur. La croyance aux ondines et sirènes est assez répandue.

***

L'absence de documents ou d'écrits ne permet guère de remonter à la source des connaissances des habitants de Madagascar. Comme cela s'est passé pour les autres peuples, les invasions, les échanges ayant amené des hommes d'autres contrées, ces voyageurs ont juxtaposé leurs religions à celle qui existait primitivement.

Il est cependant possible de déterminer la provenance de quelques-unes de leurs pratiques.

Très probablement le « Sikidi » a été apporté par les Egyptiens, les Phéniciens et les Arabes, car « Sikidi » semble le dérivatif du mot Zinetti (géomancie) des Arabes.

Les Phéniciens ont dû leur enseigner une partie

de la Genèse et la naissance du premier homme. Les Egyptiens, les Persans, les Hindous doivent être les initiateurs du culte solaire, de l'astronomie et de l'Œil du Monde (Machouhandrou), du grand initiateur et de bien des légendes et contes mystiques.

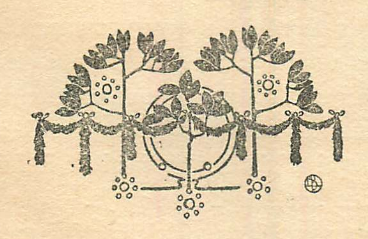
Une civilisation a dû pourtant régner sur cette île. Il n'existe plus aucune construction datant d'avant les Hovas, mais dans le Nord, entre Diégo-Suarez et Majunga, se trouvent les vestiges monolithiques de grands murs, formés par des pierres colossales, murs d'enceintes et de forteresses. Aucune inscription, aucun trait ne peut fixer la certitude de l'explorateur, et il ne reste aucune légende à ce sujet (du moins à ma connaissance). Seules des fouilles pourraient éclaircir le mystère.

Madagascar, d'après la géologie, étant composée en grande partie de primaire et de secondaire, est émergée depuis une époque très reculée, et sans doute l'homme y a paru dès les premiers temps. L'âge de la pierre brute s'y retrouve.

Madagascar est encore le domaine des lémuriens. Or, les historiens de la préhistoire estiment que sur les cinq races humaines, l'une d'entre elles au moins descend de cette espèce. Ces hommes-lémuriens ont actuellement disparu, mais il existe encore quelques singes de taille moyenne ayant des mœurs se rapprochant beaucoup de celles des précurseurs.

Il est présumable que cette terre a dû voir le règne des Lémuriens et des Atlantes, mais elle garde encore son secret enseveli dans la nuit des siècles passés.

ADINA.



LE MAITRE PHILIPPE [1]

(Fin)

CHAPITRE IV

Retour en France et mort du Maître Philippe

Je ne crois pas nécessaire, pour le moment, de parler plus ouvertement du rôle occulte du Maître Philippe à la Cour de Russie. Peut-être le ferai-je un jour. Je veux cependant noter combien il est regrettable que le gouvernement français n'ait pas saisi tout le parti — il l'a au contraire dédaigné — qu'il aurait pu tirer de l'influence d'un tel homme sur l'Empereur et l'Impératrice. Par la Loge martiniste, dont il était le chef occulte, et dont la plupart des Souverains balkaniques étaient membres, il pouvait, sur les indications du gouvernement français, influencer la politique des Balkans.

Mais, sans doute, le gouvernement français n'aurait pas voulu traiter avec un « charlatan » ! Et cependant, d'autres gouvernements allaient trouver dans la personne du moine Raspoutine, un homme qui n'allait pas hésiter à faire le jeu de puissances hostiles à son pays.

Il est remarquable que le Martinisme eut tou-

(1) Voir page 596 et suiv.

jours une influence considérable sur l'esprit mystique russe ; et l'impulsion donnée par le Maître Philippe, le Dr Papus et la Loge martiniste de la Cour, fut, je l'ai dit, la principale raison pour laquelle le Tsar resta, au milieu de toutes les intrigues et de toutes les influences pernicieuses, toujours fidèle à la France et à l'alliance franco-russe. Raspoutine le savait. Il n'ignorait pas non plus que Papus avait — à plusieurs reprises — essayé de démontrer aux Souverains russes que l'influence de Raspoutine leur était funeste. « C'est, disait Papus, un vase pareil à la boîte de Pandore, et qui renferme tous les vices, tous les crimes, toutes les souillures du peuple russe. Que ce vase vienne à se briser, et l'on verra son effroyable contenu se répandre aussitôt sur la Russie. » Aussi Raspoutine détestait Papus, et quand les souverains lui en parlaient, il éclatait violemment :

« Pourquoi l'écoutez-vous, cet esbrouffeur ? Et de quoi se mêle-t-il ?... Si ce n'était pas un intrigant, il aurait bien assez de travail avec tous les impies et tous les Pharisiens qui l'entourent. Nulle part, il n'y a autant de péchés que là-bas dans l'Ouest ; nulle part, Jésus crucifié ne subit autant d'outrages... Que de fois je vous l'ai dit : Tout ce qui vient des *Europes* est criminel et pernicieux (1) ».

Aux suggestions criminelles de Raspoutine, de rompre l'alliance franco-russe, le Tsar eut

(1) M. Paléologue. *Souvenirs*, t. III, p. 173.

toujours la force de résister, se souvenant des paroles prononcées, au sein de la Loge martiniste, par le fantôme de son très pieux père le Tsar Alexandre III, évoqué par le Maître Philippe.

Rentré en France, le Maître était néanmoins resté en relation directe avec la Cour, échangeant une correspondance suivie, surtout avec l'Impératrice, qui lui fit don, en récompense des soins qu'il lui avait donnés, d'une superbe automobile.

Eloigné maintenant de Russie, il soignait sa clientèle à distance. Chaque jour son courrier lui apportait les ardentes suppliques de malades princiers, de dignitaires en péril. Il était consulté sur toutes sortes de sujets. J'ai eu en mains, et je possède encore, des documents fort curieux. Tantôt c'était de Tsarkoïe-Selo, le colonel K..., de la Maison Impériale, qui lui demandait comment rompre une liaison d'un de ses officiers dont la conduite faisait le désespoir de sa mère, ou au moyen de quelles prières enrayer une épidémie de diphtérie qui décimait la population d'une de ses terres.

C'était un autre officier qui, de Pétrograd, implorait des prières pour son gérant d'affaires tuberculeux, pour la femme d'un de ses amis opérée et dont les chirurgiens désespéraient, pour son chef d'Etat-major atteint d'une dangereuse bronchite.

De Péterhof, le grand duc Nicolas et la grande-duchesse de Leuchtenberg demandaient son in-

tervention spirituelle dans les cas graves les intéressant ou intéressant un des membres de leur famille. On le tenait rigoureusement au courant de l'état des malades, dont on lui envoyait le signalement et une mèche de cheveux. Le Maître répondait par courrier, donnant des avis, des conseils médicaux parfois en opposition avec ceux donnés par les médecins. En diverses circonstances, il ordonnait des prières ; tantôt il recommandait d'avoir recours à un *miroir magique* qu'il expédiait.

En retour, grands-ducs, duchesses, princes, officiers, lui envoyaient des cadeaux; c'est ainsi que le grand-duc Nicolas lui envoya par un laquais un magnifique lévrier.

Cependant, des lettres, et notamment une du Tsar, lui arrivèrent décachetées ; et les télégrammes chiffrés qu'il recevait par voie indirecte et qui donnaient fort à faire aux censeurs, ne gardaient pas toujours leur secret.

Le Ministère de l'Intérieur faisait, en effet, surveiller cet homme qui correspondait directement avec des Souverains.

La Préfecture du Rhône faisait prendre copie des lettres qu'il recevait et faisait surveiller les abords de sa maison ; il ne pouvait se déplacer sans flairer dans le compartiment voisin la présence d'un policier. La tenancière d'un bureau de tabac qui se trouvait juste en face de sa maison était chargée de renseigner la police sur les

visiteurs, et elle se déclarait « émerveillée du beau monde qu'elle voyait défiler ».

De son côté, le policier russe Ratchkowski le poursuivant toujours de sa haine, le Maître avait été contraint d'avoir recours, pour s'en débarrasser, à son Altesse le grand-duc Nicolas. La disgrâce du policier avait promptement suivi.



Dans le courant de l'année 1904, le Maître eut la douleur de perdre sa fille, âgée de 26 ans, et mariée au Dr L..., érudit kabbaliste. Il en conçut un tel chagrin, qu'il résolut peu après de cesser ses consultations. Il chargea son assistant, M. Chapas, de continuer les séances.

Après avoir vendu une partie de sa fortune mobilière, il se retira à l'Arbresle, petite ville dans les environs de Lyon.

Lorsqu'on arrivait à la gare de l'Arbresle et qu'on demandait où habitait M. Philippe, les habitants montrant au loin, tout en haut d'une colline dominant la ville, une grande maison dont la terrasse en maçonnerie avait un air redoutable d'ouvrage fortifié, disaient : C'est là ! M. Philippe est souvent absent. Il vit d'ailleurs dans un isolement farouche et l'on ne pénètre point aisément dans sa retraite !

Il vivait, en effet, très retiré, ne recevant que quelques amis et disciples.

Il se plaignait d'ailleurs d'être toujours persé-

cuté Effectivement, au début de mars 1905, une campagne prochaine du *Matin* fut annoncée contre lui. Un rédacteur de ce journal venu à Lyon dans ce but, avait même fait courir le bruit qu'il allait être arrêté comme dangereux au point de vue national !

Le motif allégué était que la Maître correspondait avec l'Empereur d'Allemagne. Des enveloppes cachetées aux armes impériales et contenant des lettres d'audience signées : *Wilhelm, Kaiser*, avaient été interceptées. On savait, d'autre part, qu'il avait été reçu à Berlin par Guillaume II. Une campagne de presse se préparait qui allait crier au scandale et exploiter savamment le fait.

Le Maître savait que tout cela était le résultat de puissantes jalousies. Il en souffrait. Déjà brisé de douleur par la mort de sa fille, il tomba malade, et, après une courte maladie, il mourut à l'Arbresle, le 2 août 1905.

Son corps fut ramené à Lyon le 5 août et inhumé au cimetière de Loyasse, au milieu d'une affluence énorme d'admirateurs et de malades reconnaissants.

Sa tombe, qui voisine avec celle de l'illustre Dr Ollier, est toujours pieusement ornée de fleurs de prix, lilas blancs l'hiver, géraniums et bégonias l'été, et beaucoup de malades y vont encore en pèlerinage, demander au Maître leur guérison.

J. BRICAUD.

L'ÉTRANGE HISTOIRE [1]

(DEUXIÈME PARTIE)

CHAPITRE XXXI

(Suite et fin)

— Elle s'est endormie, dis-je, et peut-être ne se réveillera-t-elle plus.

— Allen Fenwick, me dit-elle délibérément, en changeant de ton, j'ai à vous parler. Non, ce ne sera pas long. J'ai appris que vous nous quittiez demain. Et il ne serait pas prudent de me fier au hasard de nous revoir un jour.

Nous étions sortis tout en parlant et elle s'était engagée sur le sentier qui la ramenait chez elle :

— Je ne voudrais pas, dit-elle, que vous emportiez de moi le sentiment que vous en avez aujourd'hui. Je sais bien que si j'étais à votre place, cela me paraîtrait impossible, mais moi...

— De quoi aurais-je à me plaindre, Madame ? interrompis-je. Vous personnifiez le Monde, et le Monde est gouverné par des lois qui lui sont propres, mais qui ignorent tout de celles de l'amitié. Vous n'avez agi envers moi que comme le Monde agit toujours envers ceux qui prennent ses faveurs pour de l'amitié et qui se trompent.

« Vous avez raison », me dit Mrs. Poyntz avec une brusque franchise.

(1) Voir page 622 et suiv.

— Mais ne vous êtes-vous pas inconsidérément privé de votre seule consolation possible ? reprit-elle tout d'un coup. Les occupations de l'esprit sont un remède pour le cœur qui souffre. Pourquoi délaisser votre carrière ? Pourquoi abandonner la plus précieuse de vos habitudes ? Et cependant que la renommée vous tendait déjà les bras, vous vous détournez d'elle, vous fuyez la civilisation, vous rêvez d'une existence de pâtre dans la solitude du désert. C'est de l'infidélité vis-à-vis de votre esprit et vous pourriez vous en repentir.

— Ce mot « esprit » me rend malade, dis-je amèrement.

Et une rêverie m'emporta.

Les manifestations qui m'avaient troublé, alors même qu'on les attribuât à des impressions trompeuses des sens, n'en restaient pas moins des mystères étranges pour toute intelligence normale. La science enregistre sans les résoudre de telles illusions : mais ici, point d'enchantement mystique. Je ne pouvais attribuer le coup qui brisait ma vie qu'à une pauvre fille sans jugement. Les motifs les plus communs et les plus méprisables avaient suggéré cet acte au cerveau le plus frivole que je connusse. En vérité, ceci avait suffi pour que le champ de mes affections soit à jamais dévasté ; et quand bien même mon intelligence eût été la plus belle que le ciel ait jamais donnée à un homme, elle n'aurait pu parer le coup qui frappait mon cœur. C'est en vain que j'aurais préparé ma raison à affronter ces périls mysté-

rieux qui faisaient le charme et la terreur des veillées à des âges plus crédules !.. Non, une pauvre machination bien vieille et bien vulgaire, une mauvaise lettre anonyme, calomnieuse, avait déchaîné cette calamité plus effrayante que toutes celles que j'aurais pu attribuer aux agents d'une sorcellerie ténébreuse et malfaisante. Comme dans toute légende, le démon n'apparaissait que pour endosser la responsabilité du mal qui avait été fait. Mais, en vérité, n'est-ce pas toujours dans l'esprit que se noue le drame ? C'est ainsi, du moins, que le démon vient vers Faust, fatigué de science. En lui, ciel et enfer plaident leur cause ; le terrible drame de la tentation n'est pas en dehors ; nous n'avons plus besoin de Méphistophélès pour comprendre que le vin se change en flamme ou que l'amour soit criminel.

C'est ainsi que nous arrivâmes silencieusement, perdu chacun dans nos pensées, jusqu'au Puits-du-Moine, là où, pour la première fois, j'avais vu Liliane.

Oh ! dur retour vers les choses déjà passées ! Mrs. Poyntz avait mis sa main sous mon bras tandis que nous marchions et je me retrouvais maintenant, comme autrefois, à ses côtés, au lieu où elle-même semblait m'avoir conduit au pied de l'amour. Ainsi quand le roman s'achève dans la Peine, quand la Beauté s'évanouit du paysage, les formes vulgaires et positives de la vie dominent de nouveau l'horizon, obscurcissent le morne souvenir des gloires qu'elles remplacent. Et cette

Femme du Monde, sage pour le monde, continuait cependant à me parler comme si rien n'était survenu entre nous, de sa voix claire et chantante, de ses prérogatives et de ses maximes sociales :

— Vous allez me manquer, Allen Fenwick, car bien que, ces dernières années, nos relations fussent de fait rompues, l'intérêt que je vous portais occupait mes pensées depuis que, par l'établissement de ma fille, mes ambitions les plus chères se trouvaient satisfaites. Vous étiez encore quelqu'un qui comptiez dans mes projets d'avenir ! Le temps m'enseigne ainsi qu'il vaut mieux s'intéresser aux choses qu'aux êtres : car Poyntz a toujours ses baromètres et je n'ai plus ma Jane.

— Il m'est pénible de vous écouter en cet endroit, lui répondis-je non sans impatience.

Nos pas écrasaient les feuilles mortes.

— Je ne suis pas lasse de mon esprit comme vous du vôtre, reprit-elle sans s'émouvoir en continuant ses dissertations ennuyeuses. Je ne suis qu'un oiseau fatigué de la pauvre cage où, depuis que le voilà seul, il agite ses ailes contre les fragiles barreaux qui le séparent de l'espace libre. J'irai bien habiter quelque temps chez les nouveaux mariés, qui ont besoin de moi. Ashleigh Sumner est entré au Parlement. Il avait besoin d'une femme qui fasse parade de ses biens pour les progrès de sa situation. Il arrivera. Chez lui, mon énergie trouvera à s'employer. N'est-il pas curieux de suivre de près ceux qui semblent mener la roue de l'Etat et de se dire qu'on est là der-

rière pour faire tourner la roue ? Pourrai-je maintenir dans la capitale l'autorité dont je suis investie ici ? Cela m'amusera de m'y exercer et, si je ne réussis pas, je reviendrais à ma petite principauté. Je ne puis vivre sans commander d'une part, sans être obéie de l'autre. La fortune d'Ashleigh et la beauté de Jane sont un meilleur tremplin à mon ambition que le tricot sur lequel je m'endors ici. Ashleigh Sumner peut être une puissance, mon enfant, la manifestation mondaine et choyée de cette puissance dont je veux, moi, être la créatrice. Faites comme moi, Allen Fenwick, le monde vous tend ses bras, prêt à combler toutes les ambitions de votre esprit. Croyez-moi, ce ne sera qu'en de rares moments de spleen qu'il vous arrivera de songer que votre cœur est vide.

— Le monde que vous faites si grand, Madame, répondis-je, m'apparaît bien petit. La nature a pour moi d'autres charmes, une autre grandeur. Je vous laisse à lui, je vais vers elle. Adieu, Madame.

—Pauvre Allen Fenwick, répondit Mrs. Poyntz avec compassion, c'est un véritable suicide intellectuel. Allons, une bonne poignée de mains, puisque c'est la dernière.

Nous nous serrâmes les mains. Les sentiers que nous prîmes se séparaient irrémédiablement.

(A suivre.)

E. BULWER-LYTTON

Trad. de J. THUILE.



A. Porte du Trait des Ages

J'ai appris, il y a quelques semaines seulement, la mort de Porte du Trait des Ages, avec qui disparaît l'une des figures les plus représentatives de nos milieux et l'un des plus profonds philosophes.

Les lecteurs de cette revue éprouveront la même douloureuse surprise que j'ai ressentie moi-même de cette fin prématurée.

J'avais entretenu, durant plusieurs années, des relations suivies avec Porte du Trait des Ages, qui dirigeait une revue abondante et solide : *Hermès*, et qui compta parmi les plus littéraires entre toutes celles qui florissaient aux environs de 1914.

Il m'avait demandé de collaborer à son périodique, et je l'avais également prié de porter à ma revue l'appui de son talent jeune et plein d'une enthousiaste énergie. Nous devînmes vite des amis et nous échangeâmes des livres que nous publiions, rapprochés par une communauté d'idées qui nous faisait batailler avec ardeur pour la même cause.

Aucun journal, aucune revue n'ont signalé jusqu'à ce jour la disparition de Porte du Trait des Ages, et je suis le premier à saluer sa mémoire. Il ne faudrait pas pourtant que le silence se fasse autour du nom de cet homme qui fut un esprit supérieur et un écrivain de race. Mais, hélas ! les journalistes n'ont cure de ceux qui travaillent uniquement pour la Vérité et la Beauté. Mais je ne doute point que notre grand Han Ryner ne rappelle un jour prochain au public la carrière de l'artiste et du philosophe dont nous ne pouvons signaler ici, faute de place, les mérites.

A. Porte du Trait des Ages enveloppait sa haute pensée d'un art toujours délicat, et dans tous les nombreux ouvrages nous retrouvons, sous la perfection de la forme, la virilité de l'idée.

A vingt ans, il écrivit un roman étrange : *Le Mal métaphysique*, consacré à l'incubat et au succubat qu'il

sut étudier en occultiste très averti, puis il composa une série de volumes que l'on peut partager en deux catégories : l'une se rapportant à des préoccupations hermétiques ; l'autre, à des considérations esthétiques.

Dans la première viennent se ranger : *Le secret de Michel Oppenheim*, où l'on trouve condensés les secrets de la Magie et de la Kabbale ; *le Renouveau de Satan* ; *la Philosophie Moderne*, dans laquelle il commente les thèses de M. Tromelin.

Dans la seconde se placeront : *Ames païennes*, que nous tenons pour un véritable chef-d'œuvre ; *Trilogie ésotérique*, *Mercédès la Belle*, pour ne citer que les meilleures pages de notre ami, dont la fécondité fut considérable et qui répandit, en outre, sa pensée claire et toujours affinée dans une quantité de brochures et d'articles.

On peut dire que le style de Porte du Trait des Ages refléta son âme qui était noble, sensible et généreuse ; éprise de grâce , avide de vérité, en adoration devant le mystère ineffable de la Nature dont il fut un scrutateur fervent.

Né à Saint-Michel-de-Maurienne, le 23 octobre 1883, A. Porte du Trait des Ages est mort à Moutiers le 4 mars 1924, succombant après cinq mois de maladie, entre les bras de sa femme, qui le soigna avec tout l'amour qu'elle lui portait et qui devait rester bientôt isolée avec ses deux petites filles, la mère, puis le père de notre ami, ne tardant point à le suivre dans la tombe.

La mort de A. Porte du Trait des Ages laissera un vide difficile à combler dans la phalange des occultes sérieux et désintéressés.

JOLLIVET-CASTELOT,
Directeur de la Rose-Croix.

Le comble du féminisme

...Il est vrai que cela nous vient en droite ligne de l'Outre-Atlantique, terre fertile en surprises. Je recevais ces jours derniers, à titre de « spécimen », en vue d'abonnement, et surtout de propagande, un numéro de janvier 1923 d'un périodique à prétentions socialo-mystico-religieuses : « *a Martyr's Vi-*

sion, puisqu'il faut le nommer. — Comme je le parcourais amusée, avec l'espoir — vain d'ailleurs — de découvrir le « martyr » visionnaire, mes yeux tombèrent sur cette stupéfiante information que je traduis ici, sans commentaires, lui laissant toute sa saveur. Elle en vaut la peine :

« L'histoire de l'origine du monde, qui remonte bien avant l'époque où le récit biblique en fut écrit, est inscrite tout au long sur une table de pierre mesurant une surface au carré de sept pouces, et faisant partie d'une collection d'objets rarissimes retirés des fouilles opérées à Nippur, il y a quatre ans, par ordre de l'Université. C'est vraisemblablement au cours de l'opération que la table en question fut brisée. — Depuis lors, les Assyriologues et autres savants de ladite Université se sont évertués à déchiffrer l'inscription gravée sur cette table, et il en est résulté que, d'après cette inscription — le monde a été créé par une *Déesse* aux cheveux noirs, laquelle tenait en si grande aversion « les blondes » que, lorsqu'elle se mit en œuvre pour créer l'Humanité, elle ne modela que des « brunettes ». — On tient la table brisée pour avoir appartenu aux « Sumériens » (?), peuple voisin des Babyloniens, vivant vers 2.500 ans avant Jésus-Christ. — On y relève d'autres détails intéressant la création, et l'histoire du déluge, la description de l'arche salvatrice, y sont relatées dans des termes remarquablement identiques à ceux de la genèse.

Dans le récit Sumérien, il appert que la divinité féminine, la déesse Nintu, était un Membre important de la Maison céleste, occupant le même rang que les sept autres Dieux pré-existants. — Nintu était une femme sympathique et, quand les Dieux lui donnèrent mission de créer des Humains, elle se fit un devoir de les protéger. — Donc, non seulement Nintu donna aux hommes l'existence physique, mais elle leur insuffla par surcroît des aspirations spirituelles et la propension de communier avec les Dieux. Elle les dota de Temples où ils pouvaient s'instruire des « commandements sublimes et des divins préceptes » qu'elle-même y enseignait en les perfectionnant. Ainsi dit la table millénaire ».

M. C. DE C.

Pour dissiper tout malentendu

Le Voile d'Isis, nous l'affirmons encore, n'est pas une revue du spiritisme, ni une revue théosophique. Les spirites et les théosophes ont leur organe exclusif, et c'est à ces publications spécialisées que nous prions nos lecteurs de se reporter s'ils veulent être renseignés sur le mouvement spirite ou théosophique. Néanmoins, nous ne refusons pas systématiquement d'insérer les documents de première main que nos lecteurs nous font tenir, de bonne foi, offrant toutes garanties d'authenticité et d'exactitude. Cette façon de procéder, nous l'avons exprimée dans notre article sur les *Maisons Hantées*, et si nous faisons ces déclarations, c'est pour dissiper une fois pour toutes l'équivoque et l'erreur. *Le Voile d'Isis*, sur lequel, au seul vu de son titre, de parfaits ignorants émettent une opinion fausse, est une Revue spiritualiste et de SCIENCE occulte. Le champ qu'elle cultive est assez vaste pour ne pas labourer le champ voisin.

Nous conformant à ce qui vient d'être dit, nous publirons donc les récits des séances de matérialisation, bien faites pour passionner l'intérêt que tout être humain doué de quelque réflexion salutaire et justifiée attache à la survivance de son âme.

IAN MONGOÏ.

Réponse à un moderne « Homais » sur l'hypnotisme

Il paraît, d'après M. Boll (1), que l'hypnotisme est en voie de disparition et que bientôt on n'en parlera plus : « il n'est pas douteux que les jeunes générations médicales ne voient plus de sommeil hypnotique (2) ». Cette disparition serait d'autant plus facile qu'il n'est pas bien certain que l'hypnotisme ait jamais existé, à en croire les références citées par l'auteur : Paul Hartenberg et André Ombrédane. « Le mythe de l'hypnotisme est aujourd'hui dénoncé », proclame ce dernier, tandis que d'après

(1) *Le Mercure de France*, numéro du 15 mai 1925 : « Grandeur et décadence de l'Hypnotisme ».
(2) *Id.*, page 102.

Hartenberg, il n'y a pas d'hypnotisme. Ou bien le sujet ne dort pas et simule consciemment le sommeil, ou bien il s'assoupit et s'imagine avoir dormi, ou bien il finit par s'endormir réellement.

M. Marcel Boll qui ne voit partout que des cyclothymiques et des mythomanes (et quel individu normal n'est pas petit cyclothymique ou petit obsédé à ses heures sous l'inexorable inquisition d'un psychiatre pointilleux ? De même que pour le Dr Knocke tout être bien portant est un malade qui s'ignore, de même en psychiatrie tout individu normal est un déséquilibré latent). — M. Marcel Boll, dis-je, biffe d'un trait de plume les travaux de l'Ecole de Charcot et de l'Ecole de Nancy, rattachant tous les faits d'hypnose à l'hystérie. Les sujets hypnotisables sont tous des mythomanes, *l'hypnose est un cas particulier d'hystérie.* M. Boll va plus loin. Citant les paroles de Dupré, il ajoute que « l'hypnotisé » et l'hypnotiseur forment un couple pathologique indissoluble où le sujet le plus intéressant pour l'aliéniste n'est pas l'hypnotisé ».

Qu'en termes élégants ces choses-là sont dites ! A en croire Dupré et M. Marcel Boll, si l'hypnotisé n'est qu'un hystérique, l'hypnotiseur ne semble pas jouir, lui non plus, d'un équilibre mental parfait ; hystérique lui aussi, sans doute, à moins qu'on n'affuble d'une autre étiquette tirée du grec cette entité pathologique nouvelle.

Ce procédé d'exécution me paraît par trop sommaire. Manifestement, ni Hartenberg, ni Ombrédane, ni Dupré, ni M. Marcel Boll n'ont pratiqué personnellement l'hypnotisme. Ou, s'ils l'ont essayé, ils ont eu la malchance inexplicable de tomber sur une mauvaise série. Ou enfin, dernière hypothèse la plus probable, ni les uns ni les autres n'étaient suffisamment doués pour obtenir des résultats probants.

En dehors des mythomanes, des faux endormis, certains sujets existent qui présentent dans le sommeil hypnotique profond des phénomènes impossibles à réaliser à l'état de veille ou dans le sommeil normal : transmission de pensée, lecture à distance, ou même des phénomènes d'ordre physiologique (abaissement de la température au cours d'accès fébriles) qu'il est impossible de nier quand on a expérimenté soi-même avec persévérance sur un grand nombre d'individus.

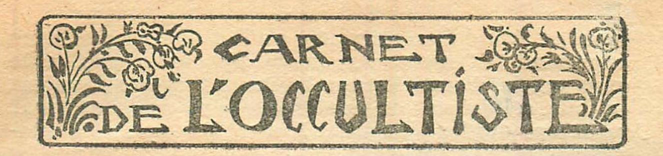
Il n'est pire sourd que celui qui ne veut entendre, et il n'est d'aucune utilité, je crois, d'entreprendre ici une longue démonstration de la réalité des faits d'hypnose dans le seul but de convaincre M. Marcel Boll qui, délibérément et de parti pris, fait table rase d'une quantité de faits positifs dont il nie purement et simplement la réalité.

On pourrait soulever la même discussion pour ce qui concerne le magnétisme en lisant cette affirmation stupéfiante : « Aujourd'hui que la nature du magnétisme nous est bien connue, son étude est devenue une des parties les plus importantes de la physique, mais l'expression fluide magnétique a disparu de la science depuis plus de cinquante ans. »

Voire ! Que la science officielle des pontifes contemporains ne s'occupe pas du magnétisme animal (avec ou sans fluide), je l'admets. Que la nature du magnétisme (au sens où l'entendent les physiciens) nous soit bien connue, ce second point me laisse très sceptique, car il ne faut pas confondre les phénomènes du magnétisme avec la nature de ces phénomènes ; mais là n'est pas le principal grief. Au bas de la page 74 de la revue citée, dans une note, l'auteur écrit : « M. Philippe Rémy, administrateur de l'institut Coué, qui se targue de son titre de licencié et qui ne se doute pas de ce qu'est l'esprit scientifique (il peut en croire un agrégé docteur ès sciences), etc. »

Hic jacet lepus. Il ne suffit pas d'être agrégé docteur ès sciences pour posséder par une grâce spéciale l'esprit scientifique (du moins au sens où j'entends ce mot), l'événement le prouve. Quand on se mêle de faire la critique de l'hypnotisme et du magnélisme dont les domaines empiètent souvent l'un sur l'autre, surtout dans les états d'hypnose profonds, il est vraiment pitoyable de confondre le magnétisme des traités de physique avec le magnétisme des Mesmer, Faria, Lafontaine ou Durville. Quand on en est là, il faut retourner à l'école, et pour ne plus écrire de pareilles bourdes, il est prudent de se documenter sur des questions dont on semble ignorer le premier mot.

Dr Em. DELOBEL.



L'Evolution biologique et spirituelle de l'homme, par Sir Oliver LODGE. *Editions de la B. P. S.*, 8, rue Copernic, Paris.

On ne saurait trop féliciter les éditeurs de la Bibliothèque de Philosophie Spiritualiste de l'idée heureuse qu'ils ont eue de nous offrir, en un volume de prix très abordable, l'élégante traduction faite par Louise Favre et Frédéric Stephens du magistral ouvrage de Sir Oliver Lodge : *Making of Man*.

En lisant cet ouvrage de Lodge, on se rend compte que chez lui le prestige ne le cède en rien au savant. Les arguments, soigneusement choisis, étayés sur des faits positifs, passés au crible d'une inflexible logique, sont présentés sous une forme littéraire impeccable. Les discussions philosophiques, qu'un excès de longueur risquerait de rendre arides, sont parsemées çà et là de citations poétiques, comme d'autant d'agréables oasis où la raison du lecteur a le loisir de se reposer tout en laissant l'imagination vagabonder pendant quelques instants dans les pays du rêve. Ce procédé littéraire, qu'on rencontre plus communément chez les auteurs anglais que chez les nôtres, a le grand mérite de laisser reposer l'esprit inconsciemment tout en rendant la lecture plus attrayante.

Il n'est guère possible d'analyser sommairement en quelques lignes un ouvrage aussi dense que celui-ci, car toutes les phrases portent, les idées s'appellent les unes les autres, concourant toutes au but envisagé : démonstration de l'évolution humaine, évolution biologique, mais encore davantage spirituelle.

Par delà les siècles, en dépit des multiples courants philosophiques qui les ont sillonnés, Sir Oliver Lodge rejoint Leibniz pour proclamer avec lui (page 117) que notre monde, malgré ses imperfections actuelles, est le meilleur de tous les mondes possibles.

L'auteur, spiritualiste convaincu et ardent, s'efforce de faire passer sa conviction dans l'esprit de son lec-

teur, et l'on doit reconnaître qu'il utilise les meilleurs arguments et recourt au mode de démonstration le plus précis. Parmi les nombreux ouvrages qui voient le jour, celui-ci est du nombre de ceux qui survivront au temps qui les vit naître. Il n'est pas permis d'ignorer un tel livre, qui doit être lu, non seulement par les occultistes, mais par tous les philosophes et par tous les esprits curieux d'apprendre, à quelque école qu'ils appartiennent.

Le mécanisme du Rêve, par LUMA-VALDRY. Etude de psycho-physiologie. *Bibliothèque Chacornac.*

Dans cet ouvrage, où l'auteur se donne pour but d'analyser le rêve et d'étudier son mécanisme, on doit reconnaître que Luma-Valdry a fourni une somme de labeur considérable pour justifier le titre donné à ce travail. On pourrait, toutefois, lui reprocher de ne pas avoir suffisamment sérié les questions et de faire preuve d'une tendance manifeste à interpréter les phénomènes du rêve d'après les théories ou en vue des théories théosophiques, en général, et des conceptions de Max Heindel, en particulier.

Quand l'auteur nous affirme que, dans le développement de la sixième race, l'homme pourra avoir sous sa dépendance son cœur physique, alors que la cinquième race adamique-aryenne a donné à l'homme la perfection des membres inférieurs en rapport avec l'état de sa planète, il est permis de garder un léger scepticisme sur l'existence réelle de ces races et sous-races, et sur leur apparition successive longuement décrite par le fondateur de la *Rosicrucian-Fellowship* dans son principal ouvrage, *Rosicrucian Cosmo-Conception*. Aucun fait d'ordre positif, archéologique, historique ou philosophique, ne permet d'affirmer l'apparition graduelle de ces races humaines sur notre planète.

Cette réserve faite sur certains points de doctrine, je reconnais que l'auteur expose d'une façon claire la distinction de l'homme en trois plans ou corps : physique, éthérique et astral, distinction différant seulement par les termes de la classification généralement admise en plans : physique, astral et mental ou intellectuel.

On trouve également des réflexions très justes à

propos des rêves provoqués par les stupéfiants : haschich, morphine, opium.

Une critique, en passant, à propos de l'expression : rêve d'hypnose. Mieux vaudrait dire rêve somnambulique ou rêve magnétique, car pour obtenir ces phénomènes dans des conditions où ne puisse intervenir l'imagination active du sujet, la suggestion seule ne suffit pas ; il faut, en outre, l'action prolongée des passes magnétiques.

Et si la thèse soutenue apparaît comme vraie dans son ensemble, si l'homme est bien réellement un être vivant à la fois, à son insu, sur trois plans différents, il convient de souligner cependant que la plupart des rêves relèvent d'une origine purement physique (lésion passagère ou permanente d'un organe, mauvais fonctionnement de l'organisme en général, états morbides d'obsessions), que la grande majorité des rêves sont incohérents, décousus, dus au jeu désordonné des divers centres d'association cérébraux travaillant en dehors du centre régulateur, c'est-à-dire en l'absence de *self-control*, et que très rares, au contraire, minorité infime, sont les rêves ayant une signification élevée, étrangère au plan de la connaissance humaine normale.

La Monade hiéroglyphique, par Jean DÉE, traduite du latin pour la première fois par GRILLOT DE GIVRY. *Bibliothèque Chacornac*. Paris.

Les éditeurs, MM. Chacornac frères, rendent un réel service à tous les fervents de l'occultisme en leur offrant, aujourd'hui, cette élégante traduction de l'ouvrage de Jean Dée, et, par ailleurs, le nom seul du traducteur, l'érudit latiniste et occultiste M. Grillot de Givry, bien connu déjà par ses précédentes traductions des ouvrages de Paracelse, nous est un sûr garant de la scrupuleuse exactitude de la traduction et de la confiance qu'on peut accorder aux judicieux commentaires soulignant le texte.

Cette œuvre de Jean Dée, à la fois métaphysique, astrologique et alchimique, est présentée sous forme de théorèmes dont le premier expose avec une concision remarquable l'une des maîtresses clefs de l'initiation : *C'est par la ligne droite et le cercle que fut faite la première et la plus simple démonstration et représentation des choses, aussi bien non existantes que cachées sous les voiles de la nature.*

Pour ceux, très rares je crois, qui ont eu connaissance des travaux philosophiques de M. Ch. Henry, je signale l'étroite connexion entre les idées exposées par J. Dée et M. Ch. Henry à quelques siècles d'intervalle pour expliquer le mécanisme de la connaissance. L'être monadique central mesure, au moyen de ses prolongements pseudopodes, le rayon et le diamètre de la sphère où peut se déployer son activité. Quittant le centre de la sphère pour s'appliquer à la périphérie limite, il construira le triangle et l'hexagone, ainsi que les autres figures régulières inscrites dans le cercle ou dans la sphère.

De cette conception géométrique première découlent des déductions philosophiques très curieuses sur les formes de la mécanique vivante, sur la dynamogénie et l'inhibition des directions, sur le contraste, sur le rythme et la mesure. Ces idées ont été exposées notamment dans le *Cercle chromatique* de Ch. Henry, publié en 1888 chez Charles Verdin, et constituent un développement original, sous une forme très moderne, des idées autrefois exposées par Jean Dée dans sa *Monade hiéroglyphique*, et aussi par le génial Paracelse dans son célèbre *Liber Azoth*.

EM. DELOBEL.





Dans les *Annales Initiatiques* M. J. Bricaud élucide un point d'histoire relatif à l'une des personnalités de l'occultisme. Dans *la Kabbale Juive*, M. Paul Vulliaud prétend que le nom de Péladan est un pseudonyme, et que le vrai nom du Sâr Joséphin Mérodack Péladan était Gabriel Horny. Dans sa revue de la quinzaine du *Mercure de France*, M. Paul Olivier, vraisemblablement sur la foi de l'opinion exprimée par M. Vulliaud, énonce la même affirmation. Or, M. J. Bricaud, se basant sur le registre d'état civil de Lyon et sur une étude de M. Chobaut relative à la généalogie des Péladan, réfute sans peine cette assertion. En effet, l'acte de naissance mentionne : Joseph-Aimé, fils de Louis-Adrien Péladan.

L'article mensuel de juillet de M. Ralph Shirley, l'éditeur d'*Occult Review*, est consacré en majeure partie à des considérations suggérées par l'ouvrage de Sir Oliver Lodge : *Ether and Reality*. D'après Oliver Lodge, l'espace n'est pas un vide, mais un plein (et, par conséquent, un continu). Toutes les choses matérielles et toutes les particules sont reliées ensemble par l'éther et par rien d'autre. C'est en lui qu'elles se meuvent librement et c'est de lui qu'elles peuvent être formées. Ces particules ne sont pas comme des grains de sable en suspension dans l'eau, mais bien plutôt, suivant une comparaison suggérée par Oliver Lodge, pareilles à des cristaux formés dans une liqueur mère.

J'éprouve une réelle satisfaction à retrouver l'hypothèse et même la comparaison que j'ai émise, il y a de cela plus de vingt ans, quand je publiai mon étude intitulée : *Le Cycle Métallique*, hypothèse nouvelle sur la constitution de la matière, qui parut de décembre 1904 à août 1906 dans la revue alchimique : *Les Nouveaux Horizons de la Science et de la Pensée*. Il est est toujours bon de prendre date et de rappeler, le cas échéant, ses propres travaux, comme je le fais ici, uniquement pour marquer le point.

J'écrivais alors que l'énergie est inhérente à la matière et qu'on pouvait imaginer au début des temps, avant le *Fiat Lux* de la Genèse, la matière primordiale au stade inorganisé, à l'état de matière fluide ne laissant aucun espace vide. Ce milieu fluide, continu, doué de cohésion, soumis à l'action des forces intérieures égales et de sens contraire, est en équilibre et par suite homogène.

Au contraire, la matière connaissable est formée d'atomes et de sous-atomes, petites régions sphéroïdales où la matière est plus compacte, régions plus denses non pas séparées mais unies par des régions de matière moins dense. Soient deux particules A et B ayant leurs centres respectifs a et b séparées par une distance e. La densité subit une variation continue depuis le point a jusqu'au point b. Cette valeur qui a un maximum en a diminue d'une façon continue jusqu'au point $\frac{e}{2}$ où elle passe par un minimum pour croître ensuite jusqu'à b où elle redevient égale à la valeur de a. D'où explication aisée des lois de Newton sur l'attraction.

Je comparais la matière indifférenciée, Ether primordial, à une solution concentrée et chaude d'acétate de soude enfermée entre deux lames de verre parallèles, et la matière organisée à cette même solution en voie de refroidissement, au sein de laquelle prennent naissance de petits cristaux d'acétate de soude, particules de $C^2H^3O^2Na$ compacte, vivant d'une vie propre au sein de la solution mère ou $C^2H^3O^2Na$ raréfié en solution.

Pour expliquer le passage du stade indifférencié à l'état organisé, j'émettais cette hypothèse que l'Ether initial avait été animé de rotations simultanées autour de trois axes concourants, rectangulaires entre eux, rotations de vitesses angulaires inégales.

Cette hypothèse rend compte de ce fait que les Planètes décrivent autour du Soleil des orbites qui ne se confondent pas avec le plan de l'Ecliptique.

Elle rend compte également de cette anomalie présentée par le mode de rotation du Soleil sur lui-même, rotation dont la vitesse n'est pas la même à toutes les latitudes, mais va diminuant de l'Equateur aux pôles, explication qui, à ma connaissance, n'a jamais été donnée auparavant. En effet, dans ce cas de rotations simultanées autour de plusieurs axes concourants, un point pris à la surface du Soleil se dépla-

cera suivant une direction déterminée par la résultante des forces en action, c'est-à-dire suivant un trajet hélicoïdal d'où, apparemment, vitesse de rotation diminuant de l'équateur au pôle (25 jours à l'équateur, 25 j. 75 à la latitude de 20°, 26 j. 5 à 30°, 27 jours à 40°).

Vers L'Unité, éditée autrefois à Genève, vient de transférer son siège social à Paris. Le numéro d'août-septembre est franchement et presque entièrement composé de sujets ayant trait à la psychologie. M. Le Roy, professeur au Collège de France, commence une étude très fouillée sur la Discipline de l'Intuition. J'apprécie beaucoup son préambule : « L'effort de « pensée intuitive ne consiste pas du tout en appel au « sentiment ou à l'imagination comme à des moyens « supérieurs de la connaissance. Ce n'est pas l'attente « paresseuse d'une grâce de révélation surhumaine ». — Et plus loin : « on n'entre pas de plain-pied dans « l'intuition immédiate. Il faut d'abord que l'esprit « se vide, se dépouille, se détache des idées familières, « des routines conceptuelles, qu'il se libère de l'é- « goïsme séparateur ».

En fait, la philosophie telle qu'on nous l'apprenait jadis, et telle qu'on a trop tendance à l'enseigner encore aujourd'hui, avec ses grandes divisions en Psychologie, Métaphysique, Logique, Morale, avec ses subdivisions de la Psychologie en Sensibilité, Intelligence, Volonté, ne correspond que d'une manière très imparfaite à la réalité. L'être humain, considéré en lui-même, est un tout à la fois sensible, intelligent et volontaire, œuvrant d'une manière vraiment active dans l'unité de la conscience, mais relié par les liens subtils du subconscient aux autres êtres, rouage minuscule de l'Univers en évolution, jouant sa propre partie, certes, avec l'aide des autres ou en dépit des autres, mais partie qui, en définitive, est réellement liée à celle de l'ensemble.

La psychologie est indissolublement liée à la morale. Pour avancer sur la voie de l'évolution spirituelle (les théosophes diraient : pour hâter la purification karmique et perfectionner le monadique Ego), il ne suffit pas d'affiner la sensibilité, d'épurer l'intelligence ou de pratiquer un entraînement méthodique de la volonté. L'épuration morale va de pair avec l'épuration intellectuelle et sensible. En connaissant mieux son origine, l'enchaînement des effets aux causes, en

prenant peu à peu conscience du véritable but de son activité qui est la réalisation effective, consciente et voulue du Royaume de Dieu ou édification de la Jérusalem céleste en conformité avec la Volonté divine, pour employer le langage des Evangiles, l'homme, grâce à une série d'efforts soutenus, prend progressivement conscience des plans supérieurs, jusque-là obscurément perçus par le subconscient ; en même temps qu'il se réalise lui-même, il prend une part active à la réalisation de l'évolution universelle conformément au plan d'idéale Synthèse, et c'est en partant de ces données qu'il faut étudier l'intuition, son mécanisme et l'ascèse permettant d'y parvenir.

La Revue Européenne de septembre s'ouvre par un article de M. René de Prat intitulé : Un Précurseur, consacré à la biographie et à l'analyse de quelques œuvres de M. O.-V. de L. Milosz. J'ai eu l'occasion, il y a plusieurs mois, d'écrire ici même quelques lignes au sujet du dernier ouvrage de cet auteur : *Ars Magna*. M. O.-V. de L. Milosz n'est pas seulement un poète traduisant par la musique des mots la sensibilité émue d'une âme éprise d'idéal. Il est aussi et en même temps un philosophe, philosophe intuitif et artiste traduisant sous une forme poétique des vérités profondes entrevues à la faveur d'éclairs fugitifs sur les champs enténébrés où s'élabore le subconscient. Et il est vraiment un précurseur, celui qui, avant Einstein, a jeté les premiers linéaments de la relativité universelle. — M. René de Prat, en cette étude, examine successivement l'homme, le poète, le philosophe, et je ne puis mieux faire que de conseiller la lecture de cet article à tous ceux qu'intéresse l'orientation encore hésitante des nouvelles théories philosophiques.

ERRATA

NUMÉRO SPÉCIAL SUR LE COMPAGNONNAGE

Lire page 684 : Labyrinthe de *Saint-Bertin*, au lieu de Saint-Martin.

— Labyrinthe d'*Amiens*, au lieu de petit labyrinthe de Bayeux.

Lire page 685 : Petit labyrinthe de *Bayeux*, au lieu de labyrinthe d'Amiens.

TABLE ALPHABÉTIQUE

Le Gérant : LOUIS CHACORNAC.

Poitiers. — Imprimerie Moderne, NICOLAS, RENAULT ET Cie.

